

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
PRIEURÉ D'AMAY

AVRIL 1926 Ire ANNÉE No 1.

Irénikon

SOMMAIRE : A nos lecteurs.

I. **Articles :** De quoi s'agit-il ? (Rédaction). — L'Occident à l'école de l'Orient : 1. Mystère pascal. (D. Lambert Beauduin). — Vladimir Soloviof : 1. Le chrétien. (Dom Gillet).

II. **Mouvement des idées :** 1. *Documents :* Lettre de S. S. Pie XI aux congressistes de Ljubljana. — La lettre de l'Episcopat belge. — 2. *Chronique :* le Jubilé épiscopal du métropolite André Szeptycky ; l'Eglise anglicane et l'Unité. — *3. Echanges de vues :* Deux fêtes du rite byzantin au calendrier Romain ? (Dom I. Dirks). — Lettre de M. Mariu Théodorian Carada. — Ce que pensent les Russes (D. D. B.). — *4. Revues et Bibliographie :* quelques Revues catholiques de questions orientales : *Echos d'orient, Orientalia christiana, Stoudion, Union des Eglises.*

III. **Nos œuvres** — Note et hors-texte : L'Anastasis de Daphni. — Carte : Les Eglises orientales séparées.

A nos Lecteurs.

Pourquoi cette Publication ?

Cette nouvelle Revue apporte un message de paix (irénè... paix).

Elle voudrait être l'organe d'un grand mouvement pour l'Union des Eglises.

Parmi les disciples du Christ, 350 millions environ sont unis au siège de Pierre ; 350 millions en sont séparés depuis les XI[e] et XVI[e] siècles. L'heure est venue de mettre fin à nos discordes, de réunir en un seul faisceau toutes les forces chrétiennes et d'opposer à l'impiété envahissante l'invincible unité de l'Eglise du Christ.

A cette fin, il faut à l'appel de N. S. P. le Pape Pie XI provoquer en Occident un courant d'idées unionistes, créer une atmosphère de sympathie et de compréhension, grouper les bonnes volontés, organiser la prière, fonder des œuvres, bref susciter un puissant mouvement pour la ré-union des Eglises.

La publication IRENIKON qui se présente aujourd'hui au public chrétien, se propose d'être l'organe de ce mouvement.

Pour qui cette Publication ?

Ne sont-ce pas là des questions réservées à des spécialistes et nous, simples chrétiens, pouvons-nous nous y intéresser? N'en doutez pas un instant. Bien plus : l'Eglise ne fera rien sans le concours de tous ses enfants. La seule question pratique est celle-ci : *Que ferai-je, moi ?* Le succès dépend de *chacun* de nous.

En effet avant d'envisager la réunion officielle et juridique, il faut réaliser la *réconciliation spirituelle des esprits et des cœurs.* Chaque chrétien doit dès lors commencer par opérer ce rapprochement dans sa propre âme : connaître, comprendre, estimer, aimer nos Frères séparés.

La réunion hiérarchique et visible ne se posera avec quelque chance de succès que le jour où l'union sera faite dans les âmes par la confiance et par l'amour.

Chacun de nous, le plus humble comme le plus influent, peut et doit être un *facteur d'unité.* Voici un moyen concret et pratique de remplir ce grand devoir : lire et faire lire l'IRENIKON.

Par qui cette Publication ?

Par un groupe de moines qui veulent se consacrer corps et âme à l'apostolat de l'Union des Eglises. Tous doivent travailler sans doute à ce grand œuvre, fidèles, prêtres, religieux; mais Pie XI a adressé un appel spé-

cial aux moines d'Occident, parce que la vie monastique, commune aux deux Eglises et antérieure à toutes les séparations, est comme le point de moindre résistance pour une interpénétration des Eglises.

Comme le disait Lord Halifax dans son discours de Louvain du 19 novembre 1925, l'Eglise primatiale de Cantorbéry et l'Eglise nationale de Westminster-Abbey, ces deux symboles de la religion et de la patrie anglicanes, sont deux anciennes Eglises bénédictines.

Les membres de notre fondation monastique nouvelle s'efforceront par la prière, par un travail d'adaptation psychologique, par l'étude approfondie de toute la littérature religieuse orientale, par l'apostolat, bref par tout l'ensemble de l'activité monastique, d'être des professionnels de ces questions. Mais pareil travail ne peut se restreindre à une élite. Les agents de liaison, s'ils doivent acquérir une compétence plus grande, ne peuvent cependant paraître aux Orientaux des isolés, des dilettantes de l'Orientalisme; leur entreprise doit correspondre aux sentiments de toute la chrétienté occidentale; ils doivent être les porte-voix et les messagers d'une réconciliation ardemment désirée par toute la famille catholique.

L'IRENIKON créera ce contact et associera les fidèles à l'œuvre des moines de l'Union. Il sera l'écho de la voix du Christ appelant les siens à l'unité; des Souverains Pontifes et spécialement de Pie XI poursuivant sans relâche ce grand idéal; de toute la tradition chrétienne qui nous donne sans jamais faillir la grande leçon de l'unité.

Pour se mettre à la portée de tous, l'IRENIKON-REVUE sera supplémenté chaque année par une collection de brochures, l'IRENIKON-COLLECTION, permettant d'initier moins sommairement nos lecteurs aux problèmes les plus importants (1).

---

(1) Pour les conditions d'abonnement voir page 3 de la couverture.

De quoi s'agit-il ?

Si vous voulez que nous, les simples fidèles, la masse des chrétiens, prenions part au mouvement de l'Union des Eglises, commencez par nous dire clairement de quoi il s'agit.

Les notions à ce sujet sont vagues et imprécises chez les meilleurs ; et cependant beaucoup comme par intuition devinent que de grands intérêts sont engagés dans cette action ; un sens catholique instinctif leur dit qu'aucun chrétien qui pense ne peut s'en désintéresser.

Commençons par écarter des concepts assez simplistes mais qui ont cours cependant.

S'agit-il pour nous Occidentaux de modifier les usages liturgiques et disciplinaires de notre Eglise latine et de les adapter en quelque manière aux traditions orientales ? Notre messe devra-t-elle s'allonger encore et nos brefs *Kyrie eleison* se farcir de litanies infinies ? Verrons-nous nos prêtres drapés dans l'ample *phélonion* antique et les mystérieux iconostases vont-ils nous voiler les Saints Mystères ? Nos clercs vont-ils porter la longue chevelure et la barbe et nos chœurs psalmodier les mélodies de Byzance ? Faudra-t-il mettre dans l'ombre les Chemins de Croix douloureux et les madones aux vocables variés ; et nos cierges pieux feront-ils étinceler les riches icônes du Christ-Roi et de la Mère du Sauveur ? Bref les Latins que nous sommes vont-ils prendre un vernis oriental, et de leur côté nos Frères séparés se latiniser quelque peu pour réaliser l'unité à mi-chemin ?

Est-ce cela l'Union des Eglises ?

Rien de tout cela assurément. Conservons fidèlement, nous Latins, plus fidèlement même qu'auparavant, les vénérables et antiques traditions que la Sainte Eglise

romaine nous a conservées depuis tant de siècles ; à deux conditions cependant :

1° Que nous reconnaissions les mêmes droits à tous nos Frères aujourd'hui séparés de nous. Qu'ils sachent qu'aucune latinisation d'aucune sorte, ni aujourd'hui ni demain, ne sera tentée. Il faut qu'à part la seule condition de droit divin d'être en communion avec la Sainte Eglise romaine, toutes les Eglises du type byzantin restent absolument ce qu'elles sont, où elles sont. Qu'aucun oriental ne les quitte, qu'aucun latin n'y entre, car ils tiennent à y être chez eux : l'Eglise pour eux est une patrie.

2° Que nous témoignions aux usages et aux institutions traditionnelles des Eglises séparées la même estime et la même vénération qu'aux nôtres. Evitons des comparaisons désobligeantes et d'ailleurs sans fondement ; des attitudes étonnées presque scandalisées ; quelquefois même une malveillance railleuse qui dénote autant d'ignorance que de manque d'esprit chrétien.

Reconnaissons loyalement avec Léon XIII (1) que nos missionnaires latins n'ont pas été irréprochables à ce point de vue. Convaincus de leur supériorité intellectuelle, morale et religieuse, ils n'ont vu dans ceux avec lesquels ils veulent se réconcilier que des chrétiens inférieurs, ne leur conservent leurs institutions et leurs rites que comme un pis aller et ne cachent pas leur désir de voir le retour à l'unité devenir une lente latinisation. Aussi l'Oriental entrevoit-il souvent le retour à l'unité comme le sacrifice d'habitudes de piété qu'il sait saintes et légitimes, comme l'abandon de cette Mère vénérée qui est à la fois et son Eglise et sa patrie. Mais une fois rassuré par l'attitude sincère du latin devenu son frère et son ami, le grand obstacle à la réconciliation, je veux dire l'erreur du latinisme, aura disparu.

Bref, soyons catholiques c'est-à-dire universels, œcuméniques et faisons nôtre cette parole de Benoit XV :

(1) Encyclique *Orientalium dignitas* du 30 nov. 1894 et *Motu Proprio* du 19 mars 1896.

« L'Eglise du Christ n'est ni latine, ni grecque, ni slave, mais elle est catholique ; tous ses fils sont égaux devant elle : qu'ils soient latins, byzantins, slaves ou de toute autre nation, tous occupent la même place devant le Siège Apostolique. » (1).

* * *

De quoi s'agit-il ? Le mouvement de l'Union des Eglises aurait-il pour but une entente opportuniste, un cartel, oublieux des dogmes qui divisent, tolérant jusqu'au scepticisme, une fédération d'Eglises au fond étrangères, basée sur des rapports charitables et fraternels ? Ou bien sans aller jusqu'à cette conception de l'Union qui n'a plus rien de catholique, s'agit-il de trouver pour nos dogmes les plus contestés des exposés moins massifs et moins anguleux, des formules plus souples et plus complaisantes ; de taire ou de minimiser les vérités qui rebutent nos Frères séparés, et devant cette incrédulité qui nous presse, de sonner à tout prix le ralliement de tous les chrétiens ? Assurément pour mener ces habiles négociations des diplomates et des politiciens conviendraient mieux que des théologiens consciencieux et des apôtres zélés de la Communion des Saints : Versailles, Locarno ou Genève saisis du problème religieux international.

Rien de tout cela évidemment ; mais un exposé sincère, loyal, complet de toute la doctrine, une soumission sans réserve aux directions de l'autorité ecclésiastique, une profession de foi intégrale de part et d'autre. Tout rapprochement qui s'opèrerait au prix de concessions doctrinales, de réticences habiles ou de formules équivoques, toute action guidée par des préoccupations politiques quelconques, tout mouvement d'union qui ne serait pas uniquement inspiré par l'amour du Christ et de son Eglise serait pire que la division.

(1) Motu proprio : *Dei Providentes* du 1er mai 1917. *A. A. S.*, vol. IX, p. 530.

Mais qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée :

1° S'il ne peut s'agir d'amoindrir le donné révélé et les vérités essentielles qui l'encadrent, ce serait verser dans l'erreur du latinisme, que d'imposer aux Orientaux nos systèmes philosophiques et théologiques, qui s'efforcent de mettre en pleine lumière pour nos cerveaux latins la doctrine catholique. La théologie orthodoxe russe, par exemple, n'a jamais eu un goût marqué pour la spéculation scolastique et préfère approfondir et contempler la doctrine catholique dans les Saintes Ecritures, la tradition des Pères et des Conciles. Respectons ces méthodes, faisons-en notre profit et surtout ne mésestimons pas la théologie de ces Eglises. Tenons compte de ces dispositions d'esprit et ne sacrifions pas l'essentiel à l'accessoire. Le P. Tyskiévicz, S. J., le faisait justement remarquer : « La philosophie (scolastique) ne prit jamais racine dans l'ensemble de la pensée russe orthodoxe. Elle n'exerça presqu'aucune influence sur la vie religieuse, sur l'ascétisme ou sur la morale. Elle ne trouva point de partisans enthousiastes. Bien plus : elle provoquait d'une façon chronique un mécontentement, une réaction parfois violente, un mépris tellement répandu qu'aujourd'hui le mot « scolastique » veut dire en Russie : aridité, fausseté, sophisme. Pour beaucoup l'épithète de scolastique est une parole injurieuse comme canaille ou jésuite » (1).

La révélation et les vérités fondamentales qui l'étayent sont pour toutes les races, pour tous les peuples, pour l'Orient comme pour l'Occident. Est-il raisonnable dès lors d'exiger l'adhésion aux résultats du travail de la pensée latine, de la part de cerveaux si différents parfois du cerveau latin, ou de l'exiger au même titre à peu près que l'adhésion à la Révélation ? Peut-on imposer les systèmes théologiques latins comme préparation ou condition préalable d'un retour à l'unité ?

(1) *Philosophie Latente de l'Orthodoxie. Semaine de Bruxelles*, 21-25 sept. 1925. Voir *R. C. I. F.*, 6 nov. 1925, p. 18.

2° Toute la vérité catholique oui ; mais rien que la vérité. Si nos Frères séparés d'Occident et d'Orient observent souvent la foi catholique à travers le prisme d'idées préconçues, avouons aussi que de notre côté l'exposé de seconde main de la doctrine catholique a quelquefois manqué d'objectivité et de mesure. Des préoccupations apologétiques et polémiques ont prévalu à certaines époques ; il en est resté des conceptions outrancières et unilatérales, des interprétations historiques tendancieuses, qui entretiennent les malentendus et les préjugés.

L'étude *irénique* de nos dogmes, faite dans la lumière et dans l'amour, est un travail indispensable en vue de l'Union des Eglises.

* * *

Reste à rectifier notre concept du travail unioniste sur un point plus délicat. Des personnes pieuses et bien intentionnées s'imaginent souvent faire œuvre salutaire et travailler efficacement à l'Union des Eglises en entreprenant une action individuelle sur des dissidents isolés et en tentant de ramener une à une à l'unité des âmes sincèrement attachées jusqu'ici à leur Eglise.

Disons-le sans détour : cette poursuite de conquêtes isolées est hautement préjudiciable au rapprochement des Eglises, au point que les Moines de l'Union des Eglises et ceux qui veulent s'associer à leurs efforts devraient s'engager à s'abstenir toujours de tentatives de ce genre. Entendons-nous : nous n'envisageons pas ici le cas d'une âme à la recherche sincère de la vérité complète, et qui ne se sent plus en sécurité dans son Eglise : on ne peut évidemment étouffer la voix de sa conscience et ajourner indéfiniment l'accomplissement de ce qu'on croit son devoir. Nous parlons ici d'un système arrêté d'apostolat qui s'exerce sans souci des dispositions subjectives des âmes. Pour l'Oriental surtout la religion n'est pas affaire individuelle ; il est souvent dangereux

de désaffectionner une âme de son Eglise et de ses Frères auxquels elle était attachée jusque là sans réserve. Pareille entreprise serait spécialement blâmable si elle s'exerçait, comme c'est le cas pour les émigrés russes, à des heures de deuil patriotique et au milieu des détresses morales et physiques de l'exil. La tactique d'ailleurs est mauvaise : elle engendre infailliblement entre les Eglises et ses ministres des ressentiments et des défiances qui sont loin de faciliter les rapprochements fraternels et de favoriser l'œuvre de l'Union.

Faut-il donc organiser son action en vue des réconciliations « en corps » et peut-on dire que le retour de groupes ecclésiastiques hiérarchiquement constitués soit le but précis du mouvement d'Union que le Souverain Pontife veut provoquer ? Pas de pêche à la ligne dans le vivier du voisin, soit, mais la pêche au filet. Pas davantage. Oui, l'union des vrais disciples du Christ sera un jour consommée ; et il semble bien que cet idéal ne se réalisera que par une démarche sociale qui entraînerait la masse des fidèles à la suite de ses chefs. C'est du moins la leçon de l'histoire de nos ruptures. Mais les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes, et à poursuivre comme but précis un mode déterminé d'union que les circonstances actuelles rendent encore invraisemblable et si lointain, les meilleures bonnes volontés pourraient fléchir.

Soyons pratiques : le travail actuel, à la portée de tous, a pour but d'opérer par un travail personnel fervent ce rapprochement spirituel des esprits et des cœurs : connaître, comprendre, estimer, aimer nos Frères séparés, prier avec eux pour la concorde des Saintes Eglises.

Que chaque âme chrétienne — la plus humble et la plus aimante est ici la plus puissante — s'efforce d'être dans le corps mystique du Christ un *facteur d'unité*. De l'effort combiné de toutes ces énergies unificatrices surgira enfin, à l'heure voulue par Dieu, cet *Unum* parfait, suprême souhait et suprême espérance.

Tel est le but des moines de l'Union des Eglises, que Pie XI a précisé lui-même dans son allocution consistoriale du 18 décembre 1924.

« L'œuvre de la réconciliation *ne peut être tentée* avec un espoir fondé de succès qu'à une triple condition : Chez nous il faut qu'on se défasse des erreurs courantes accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des institutions des Eglises d'Orient. Il faut que les Orientaux de leur côté s'appliquent à considérer l'identité de l'enseignement des Pères latins et des Pères grecs. Enfin il faut de part et d'autre des échanges de pensées dans un grand esprit de charité. »

LA RÉDACTION.

L'Occident à l'école de l'Orient.

MYSTÈRE PASCAL

Outre le bien essentiel de l'unité retrouvée, la réconciliation de l'Orient et de l'Occident chrétiens, ménagerait entre les Eglises réunies des échanges de vues et des influences mutuelles dont nos Frères séparés ne seraient pas les seuls bénéficiaires.

Il ne sera pas sans profit de rechercher quels seraient pour nous Latins — et c'est uniquement de nous qu'il s'agit ici — les avantages qui résulteraient de ce rapprochement.

Notre zèle pour l'Union des Eglises y trouvera un stimulant nouveau ; et surtout, nos âmes, par les aveux que pareille enquête ne manquera pas de nous suggérer, se pénétreront de modestie, d'estime, de condescendance, de fraternelle bienveillance, dispositions psychologiques indispensables à tous ceux qui veulent s'employer à l'Union des Eglises.

La théologie, la discipline, la piété, bref tous les domaines de la vie religieuse offrent un vaste champ à ces investigations ; nous voilà aux Fêtes de Pâques, limitons-nous aujourd'hui à ce seul sujet et demandons à nos Frères orientaux de nous faire mieux comprendre le grand mystère du Christ ressuscité.

Nous répondrons à trois questions :

Avons-nous besoin de cette leçon ?

Que nous apprennent les Orientaux sur ce sujet ?

Le moyen pratique de les imiter ?

*
* *

Premier point : Besoin d'une leçon pour nous.

« Nous n'ignorons pas, dit saint Léon le Grand que, » de tous les mystères chrétiens le Sacrement pascal » est le plus important. » (1) C'est que le mystère de la Résurrection nous établit au foyer même de toute vie surnaturelle. Par son triomphe définitif sur la mort, le Christ Homme est devenu le contemporain de toutes les générations, le Seigneur du royaume des vivants ses frères, en toute vérité, l'Auteur de la vie ὁ ἀρχηγος τῆς ζωῆς (2).

Corps et âme, hommes et choses, temps et éternité, il vivifie tout de la plénitude de la vie divine dont il surabonde. « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine ; nous sommes encore dans nos péchés. Il n'y a pas d'hommes plus misérables que nous. » (3) En toute vérité « la pierre angulaire, le centre, le tout de l'économie nouvelle, c'est le Christ ressuscité » (4).

Cette dévotion au Christ triomphant qui remporte aujourd'hui pour notre race la suprême victoire, cette piété ardente du peuple racheté saluant dans son Chef vain-

(1) Sermon 47, chap. I, M. L., tom. 54, col. 295.

(2) *Act.* III, 15.

(3) I Cor., XV, 17-19.

(4) TOBAC, *Le Problème de la Justification chez saint Paul,* Louvain, 1908, p. 156.

queur la nouvelle humanité, ces joies pascales enfin sont-elles encore les nôtres?

De tous les mystères de la vie du Sauveur, celui-ci n'est-il pas le moins médité et le moins vécu chez nous ?

Dans la contemplation de la vie du Christ les fidèles s'arrêtent de préférence aux événements douloureux; et la Croix en Occident apparaît plus souvent entourée des instruments de supplice que des trophées de la victoire.

Vraiment nous ne sommes plus au temps des Christs couronnés, des Croix triomphales; elles ont disparu les visions célestes des mosaïques absidiales qui ornaient les basiliques constantiniennes : le trône incrusté de pierreries, le Christ siégeant dans toute la majesté de sa royauté souveraine, ses vêtements et son nimbe étincelant d'or, une grande Croix constellée de gemmes brillant au fond de la scène, et la main du Père sortant des nues et couronnant l'Homme Dieu du diadème de gloire.

Il n'est pas question bien entendu d'ignorer la Croix et les souffrances du Sauveur; mais n'oublions pas que la Croix, sans les splendeurs de la Résurrection, ferait de nous les plus misérables des hommes et du Christ le plus coupable des imposteurs.

*
* *

Deuxième point : Exemple de nos Frères séparés.

Or nos Frères séparés d'Orient (et bien entendu il faut en dire autant des chrétientés orientales unies au Siège de Rome, puisque les Livres liturgiques et la discipline sont identiques) donnent au mystère de la Résurrection une place fondamentale dans leur Culte et leur piété; c'est en toute réalité et pour employer notre langage, la grande dévotion de l'Orient. Leur liturgie en effet ne perd jamais de vue le mystère pascal : chaque *année* dans le Temps pascal, chaque *semaine* dans la célébration du Dimanche, chaque *jour* dans les mystères eucharistiques. bref par cette triple institution annuelle, heb-

domadaire, quotidienne, elle ramène la contemplation féconde de cette vie nouvelle dont le Christ triomphant déborde (1).

Pâque annuelle. — De toutes les solennités liturgiques, l'Office de la grande Nuit de Pâques occupe le premier rang ; la liturgie, dite chez nous du Samedi saint, est en toute vérité le centre du mystère pascal, de toute l'année liturgique : c'est la vraie Fête de Pâques. Cet office commence chez nos Frères séparés le Samedi soir et se prolonge pendant toute la nuit, jusqu'aux premières lueurs de l'aube pascale, l'heure même où le Christ sortait vivant du tombeau : « Après le Sabbat, dit l'Évan- » géliste, dès l'aube du premier jour de la semaine : *Ves-* » *pere Sabbati quae lucescit in prima Sabbati* (Matth. » XXVIII. 1.) ».

Leur liturgie, toujours exubérante, déborde aujourd'hui d'enthousiasme.

Dans la célèbre Laure (monastère) orthodoxe russe de Potchaïev, où il nous fut donné de séjourner l'an dernier, des trois églises très spacieuses où se célèbrent selon les temps liturgiques les différentes solennités, l'Église de l'Anastasis ou Résurrection brille d'une splendeur sans égale. Fermée en d'autres temps, on l'inaugure chaque année le soir du Samedi Saint par la célébration de la grande nuit pascale, et toutes les solennités du cycle pascal s'y déroulent. La richesse de sa décoration, l'étincellement de ses voûtes dorées, le reflet d'or de ses icônes dont l'iconostase est tout illuminé, bref toute la splendeur byzantine de cet édifice qui rappelle St-Marc de Venise, constitue pour la Solennité des Solennités, un prestigieux décor.

Pour nous Latins, l'Office du Samedi Saint a perdu pratiquement son rang et les fidèles y participent peu. Et, avouons-le, les apparences sont décevantes : anticipation au matin du Samedi Saint, maintien partiel de

(1) Voir sur ce sujet MILLET, *Iconographie de l'Evangile*, Paris, Fontemoing, 1916, chap. II, pp. 25-26-27.

la loi du jeûne et de la couleur violette; importance prise par la messe du jour même de Pâques, tout contribue à donner à l'Office actuel du Samedi Saint une allure de vigile de pénitence; mais comment y voir l'Office central de tout le cycle ?

« Le Seigneur est ressuscité »; « En vérité, il est ressuscité », tel est le cri joyeux que tous nos Frères séparés échangent entre eux, en guise de salut, au matin de Pâques. Et durant tout le temps pascal, aucune autre dévotion ne détourne les fidèles de la contemplation des glorieux mystères : Résurrection, Ascension, Descente du Saint-Esprit.

Dans la collection des Livres liturgiques, un volume spécial, le Πεντεκοστάριον, (1) contient toute la liturgie pascale; c'est comme une seule fête de cinquante jours, la joyeuse Cinquantaine. L'idée unique qui inspire toutes ces pages est que la Résurrection a fait de nous des *citoyens du ciel,* des *hommes célestes;* que nous vivons *dès maintenant* avec le Christ une vie ressuscitée, dont la plénitude des effets est provisoirement suspendue, mais qui nous anime et nous transforme déjà. « Entre le » ciel et la terre, dit saint Jean Chrysostome, une com» mune louange merveilleusement symphonique s'éta» blit : actions de grâces, allégresses, mélodies joyeuses, » tout est harmonieusement confondu. » (2)

Les accents tout palpitants de foi et d'amour d'un autre grand docteur de l'Eglise byzantine, saint Grégoire de Nazianze, trouvent encore aujourd'hui un écho fidèle dans les chrétientés orientales : « C'est la Pâque » du Seigneur, la Pâque, oui la Pâque, je le dis jusque » trois fois en l'honneur de la Sainte Trinité. C'est la » Fête des fêtes, la Solennité des solennités, surpassant » toutes les autres, autant que le soleil surpasse les étoi» les. Hier l'Agneau a été immolé, les portes teintes de » son sang, et ce sang nous a valu d'être épargnés par

(1) Collection des Livres liturgiques byzantino-grecs, Rome, 1884.
(2) Homélie sur Isaïe, M. G., LVI, col. 71.

» l'Ange exterminateur. Aujourd'hui nous quittons à » jamais cette terre d'Egypte, son tyran Pharaon et ses » odieux préfets... Hier j'étais cloué sur la croix avec le » Christ, aujourd'hui je partage son triomphe ; hier je » mourais de sa mort, aujourd'hui je vis de sa vie ; hier » j'étais enseveli avec lui, aujourd'hui je suis associé à » sa Résurrection (1). »

Pâque hebdomadaire. — Chaque semaine l'Eglise a fixé un jour, une solennité pour célébrer le mystère de la Résurrection : le dimanche. Dom Dumaine dans son ouvrage sur *Le Dimanche chrétien* (2) et le chanoine Callewaert dans ses études sur le Carême (3) ont mis cette vérité en pleine lumière : la raison d'être et l'origine de l'institution dominicale est la célébration du triomphe du Christ glorieux : la tradition est unanime sur ce point et l'Eglise orientale y est restée fidèle : « Aux temps les plus anciens, dit Dom Dumaine, on le » consacrait (le Dimanche) au souvenir joyeux de la » Résurrection, à l'allégresse de la vie éternelle retrou- » vée, à l'espérance du salut prochain. C'était la fête, la » solennité générale des chrétiens, *avant que tout autre* » *fête ait été instituée* (4). »

Dans la liturgie byzantine le dimanche est appelé ἀναστάσιμος (qui a rapport à la Résurrection) et le livre dominical qui contient le texte noté des diverses pièces *anastasimes*, c'est-à-dire des pièces qui se chantent aux offices du dimanche, porte un nom qui a la même étymologie (5).

En Russie également, le Dimanche porte le nom de Résurrection (voscrécénié). Dans les liturgies du type

(1) Oratio 45 in Sanctum Pascha M. G., t. XXXVI, col. 624-644. Nous avons suivi le texte du Bréviaire monastique 2me nocturne « *in die Resurrectionis* ».

(2) DUMAINE, O. S. B., *Le Dimanche chrétien*, Bruxelles, 1922, voir surtout chap. III et IV.

(3) *Du Carême ancien*, Maertens, Bruges, 1920, pp. 8-9.

(4) Ouvrage cité, p. 49.

(5) D. A. L., t. I; 2me partie, col. 1924.

byzantin, à partir des premières Vêpres du Samedi, tous les offices dominicaux se terminent par l'*Apolisis* ou prière qui débute par ces mots : « ὁ ἀναςτὰς ἐκ νεκρῶν ». « O vous qui êtes ressuscité des morts. »

Chaque dimanche de l'année, à Matines, après la lecture de l'Evangile on chante un tropaire tiré de l'office de Pâques (1) et qui n'est que l'embolisme de notre antienne du Vendredi Saint *Crucem tuam*. Nous la donnons en latin pour faciliter le rapprochement.

... Crucem tuam, Christe, adoramus et Sanctam Resurrectionem tuam laudamus et glorificamus... Venite omnes fideles, adoremus Christi sanctam Resurrectionem ; ecce enim venit propter crucem gaudium in universo mundo. Benedicentes Dominum laudemus Resurrectionem ejus...

Le Dimanche nous présente donc comme en un raccourci suggestif le grand mystère pascal, et devient un hommage hebdomadaire à la royauté du Christ ressuscité.

Pâque quotidienne. — Enfin la liturgie byzantine accentue aussi fortement le rapport de la Communion eucharistique avec la Résurrection du Sauveur : en effet la parole divine est formelle : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang *a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour* » (Saint Jean, VI, 55). C'est que la messe, comme le mystère pascal comporte l'échange des deux vies : l'alliance conclue par la Rédemption entre Dieu et le nouvel Adam se réalise ici pour chacun de ses membres : nous nous donnons, nous nous consacrons au Père par le sacrifice ; le Père nous donne le gage de la vie éternelle par la Communion.

Entendant développer cette idée, un moine de rite byzantin, nous dit toute sa satisfaction de trouver la justification théologique des chants de la Résurrection qui accompagnent chez les Russes la distribution de la Communion. Il me fit lire les paroles suivantes que le Diacre

(1) Pentecostarion. Rome. 1884. p. 17.

prononce en tenant la patène au-dessus du calice, aussitôt après la communion des fidèles : (1)

« Ayant vu la Résurrection de Jésus, adorons notre » divin Sauveur... nous adorons Votre Croix ô Seigneur, » nous chantons et nous glorifions Votre Sainte Résur-» rection... Fidèles accourez tous, adorons la Sainte Ré-» surrection du Seigneur, car par la Croix la joie est » entrée dans le monde entier. Bénissons sans cesse le » Seigneur, chantons sa Résurrection car par ses souf-» frances sur la Croix, il a détruit la mort par la mort.

» Resplendissez nouvelle Jérusalem, et vous, très pure » Mère de Dieu, revêtez-vous du vêtement de la joie, » car il est ressuscité celui auquel vous avez donné le » jour.

» O Christ, Pâque sublime et très sainte... »

Dans la liturgie de saint Basile un chant semblable accompagne la consommation des saintes Espèces par le Diacre (2).

Inutile d'insister sur cet aspect si profond des Saints Mystères. Cette résurrection des membres, garantie par la communion au corps *glorieux* du Christ, est mise profondément en relief dans toute la tradition chrétienne et saint Thomas est l'écho fidèle de celle-ci, quand il insiste dans ses écrits sur cet aspect : « L'Eucharistie ne nous » introduit pas de suite dans la gloire, mais nous donne » la vertu d'y parvenir, de là son nom de viatique. » (3)

Et ailleurs : « Il appartient à ce sacrement de nous » assurer la possession de la vie éternelle. » (4) Et cette idée qui lui est chère se retrouve dans l'office du Saint

(1) Liturgie de saint Jean Chrysostome, Saint-Pétersbourg, 1846, p. 118. La *Missa graeca*, trad. latine par le prince MAXIMILIEN DE SAXE (Pustet, 1908), ne contient pas cette prière, pas plus que *La Divine Liturgie de saint Jean Chrysostome*, par Dom PLACIDE DE MEESTER, Rome, 1925, p. 95. — Dom MOREAU, *Les Liturgies Eucharistiques*, Bruxelles, 1924, p. 185, n'en fait pas davantage mention.

(2) Dom MOREAU, ouv. cité, p. 185.

(3) *Somme Théol.*, 3a, 79, 2, 1.

(4) *Somme Théol.*, 3a, 79, 2, in corpore.

Sacrement à plusieurs reprises : *futurae gloriae nobis pignus datur.*

Les constatations que nous venons de faire doivent nous remplir de joie et d'espérance. Cette foi profonde et cette piété de nos Frères séparés envers le Christ ressuscité sont des facteurs puissants de vie chrétienne et des gages précieux de fraternité et de paix.

* * *

Troisième point : Leçon pour nous Latins.

Bornons-nous à trois considérations :

1° Quand on retrace l'histoire de la liturgie latine on constate que jusqu'au Xe siècle, et même au delà, le relief du mystère pascal était aussi fortement accentué que dans les liturgies orientales. Pour ne relever ici que quelques exemples : Le grand office pascal dans la nuit du Samedi Saint ne revêtait nulle part une solennité aussi grande que dans la Basilique du Latran à Rome. En aucune circonstance, nous dit le Père Grisar S. J., qui décrit longuement cette fonction liturgique nocturne d'après les *Ordines romani* (1), la basilique ne renfermait dans son enceinte une foule aussi nombreuse, accourue à la tombée de la nuit. Le Cortège pontifical une fois entré dans la basilique assombrie, un diacre gravissait l'ambon et commençait le chant de l'*Exultet,* louange au Christ ressuscité symbolisé par le cierge pascal. L'heure anticipée et matinale à laquelle se déroule cette cérémonie aujourd'hui, enlève à ce symbole sa puissante expression. Mais qu'on se transporte en esprit aux âges de foi, dans cette basilique la plus vénérable du monde chrétien, à la tombée de cette Nuit sainte entre toutes où le monde chrétien célèbre le triomphe du Rédempteur.

Et l'Office se prolongeait jusqu'à l'aube du dimanche.

(1) *Histoire de Rome et des Pages au Moyen-Age,* livre V, chap. V et VIII.

Il n'y avait plus de messe au Latran dans la matinée et ce n'est que plus tard qu'une messe pontificale diurne fut célébrée à Sainte-Marie-Majeure. Les Russes qui ont assisté à Moscou aux cérémonies de la nuit pascale seront frappés, nous n'en doutons pas, de cette similitude.

En Occident la Messe de Nuit est réservée à la fête de Noël. Combien il serait désirable que l'Office du Samedi Saint, le vrai Office de Pâques, puisse se célébrer comme jadis et à l'exemple de nos Frères séparés dans la nuit pascale ! Fiat. Fiat.

Et que dire des solennités de toute la Semaine pascale en Occident ; des discours des Pères occidentaux sur le temps pascal ; des lois ecclésiastiques et des capitulaires de Charlemagne qui imposaient le chômage des tribunaux et des armées pendant toute la quinzaine pascale ; et de tant d'autres coutumes, patrimoine commun jusqu'au XIe siècle de l'Occident et l'Orient ? Il en va de même de la vraie signification du Dimanche, vraie fête hebdomadaire de la Résurrection. Ce n'est qu'au VIIIe siècle environ qu'une messe votive de la Sainte Trinité fut fixée pour les dimanches, et qu'insensiblement la physionomie de ce jour se modifia.

L'étude de l'art et de l'iconographie religieux aboutirait à la même conclusion : les Christs glorieux étaient en honneur au moyen âge en Occident comme en Orient. Bref dans le culte du mystère pascal comme dans beaucoup d'autres domaines, le retour aux origines révèle entre nous et nos Frères aujourd'hui séparés nombre de choses communes.

2° Une grande leçon et un grand exemple que nous, Latins du XXe siècle, nous devons recevoir de nos Frères séparés, c'est un plus grand amour de la tradition et de la piété de l'Eglise. Sans doute le progrès en tout domaine est souhaitable ; mais ce progrès doit s'accomplir dans la ligne de la tradition. Du jour où des nouveautés font passer à l'arrière-plan dans la piété chrétienne des institutions saintes et vénérables qui ont servi à sancti-

fier des générations, il n'y a plus progrès mais recul. Ce serait le cas si le grand mystère de Pâques, les fêtes et les Octaves du Temps pascal, la liturgie des Dimanches, l'intelligence traditionnelle de la Communion aux Saints Mystères, si tout cet ensemble qui nous fait vivre avec notre Chef ressuscité, était éclipsé par les institutions plus récentes des mois et des neuvaines.

3° Enfin la liturgie bien comprise révèle une fois de plus son importance dans la vie de l'Eglise; elle est un point de contact et un rendez-vous pacifique où tous ceux qui aiment le Christ peuvent fraterniser et apprendre à se connaître et à s'aimer pour se retrouver bientôt dans l'indivisible unité d'un même bercail.

Dom Lambert BEAUDUIN.

Vladimir Soloviof.(1)

1. Le Chrétien.

Au début du mois de novembre (1925), l'*Intelliguentsia* russe émigrée commémorait à Paris le vingt-cinquième anniversaire du décès de Vladimir Soloviof (2); un service liturgique — une *pannykhide* — était célébré à l'église orthodoxe, et des maîtres de la pensée religieuse russe moderne, tels que les professeurs Bierdaief et Boulgakof, rendaient hommage à ce philosophe, à ce théologien, ou — pour employer un terme familier aux Russes — à ce « chercheur de Dieu », en qui tous reconnaissent un des plus grands, un des meilleurs fils de la Russie. Il a paru aux organisateurs de notre assemblée d'aujourd'hui, assemblée qu'inspire la pensée

(1) Discours prononcé le 19 novembre 1925 à Louvain.

(2) Vl. Soloviof, né en 1853 à Moscou, mort en 1900, professa quelque temps aux Universités de Moscou et de Pétrograd. Il dut renoncer à l'enseignement pour des questions d'opinion et vécut désormais à l'étranger aussi souvent qu'en Russie.

de l'Union des Eglises, qu'il ne fallait point laisser passer dans l'oubli cet anniversaire de Soloviof, car Soloviof a consacré sa vie à la cause de l'unité de tous les hommes dans le Christ, et son nom est un de ceux sur lesquels se peut faire l'unanimité entre chrétiens de confessions différentes, orthodoxes ou catholiques romains, dans un même sentiment de vénération et de sympathie. D'ailleurs, malgré les études de Hoffman et de von Usnadse en Allemagne, de Séverac et de d'Herbigny en France, l'œuvre de Soloviof est encore si peu connue des Européens occidentaux que l'on ne doit rien négliger pour que tous désormais sachent, dans l'histoire de la pensée humaine, assigner à Soloviof sa vraie place, qui est très haute.

Vladimir Soloviof fut un chrétien, et c'est ce chrétien que nous voudrions surtout commémorer aujourd'hui.

Soloviof croyait que toute âme de bonne volonté est attirée naturellement par ce que les Pères grecs appelaient, d'un si beau mot la « philanthropie » du Christ. A l'époque où Soloviof enseignait, Nietzche exerçait une grande séduction sur la jeunesse russe. Permettez-moi de vous lire une belle page que Soloviof oppose à l'exaltation nietzchéenne du surhomme et aux blasphèmes passionnés de Nietzche contre le Christ :

« L'antéchrist Nietzche — c'est Soloviof qui parle — n'a point vu que force, grandeur et beauté réelles sont inséparables du bien absolu. Il n'a pas remarqué que l'Evangile n'est point un message de mort ou de deuil, mais l'annonce d'un salut véritable, joie et lumière. Loin d'être fondé sur la mort ou pour la mort, le christianisme est fondé sur le premier-né d'entre les morts, et ce Ressuscité, garantissant sa promesse par son exemple, promet une vie éternelle à tous ceux qui le suivront. Est-ce là une religion de déshérités, d'esclaves, de parias ? Est-ce que Nietzche et les « maîtres » ne meurent pas ? Le christianisme n'est ennemi ni de la beauté, ni de la vigueur. Il refuse seulement d'estimer suffisante la vigueur d'un infirme qui descend vers la mort ou la beauté d'un corps en voie de décomposition. Des fantômes de puissance et des apparences de beauté, dans la réalité laideurs et impuissances, asservissaient l'homme; le Christ nous a délivrés de ce joug. Depuis lors, tout vrai chrétien s'attache à la source infinie de ce qui est, à Celui qui est vraiment puissant et beau. »

Ne croyez pas que Soloviof parle ici en symboles ou que sa foi soit un néo-christianisme imprécis. Soloviof était un chrétien rigoureusement orthodoxe. M. Hoffmann définit Soloviof : un homme qui vivait le *Credo* de Nicée. En cette année 1925, où toutes les Eglises chrétiennes commémorent le seizième centenaire du concile de Nicée et de notre symbole de foi, j'aime à souligner cette définition. Fidèle aux enseignements des Pères grecs, et à leurs termes mêmes, Soloviof insiste sur la grande conséquence du dogme de l'Incarnation : le Christ a divinisé la nature humaine, il nous déifie, le christianisme est à proprement parler un théandrisme. C'est le thème que développent les douze leçons de Soloviof intitulées *Leçons sur l'Humanité-Dieu*. Je cite encore Soloviof :

« Vos tendances et vos ambitions viennent de Dieu. Elles sont des appels lointains de sa bonté. Loin dêtre condamnées par Dieu, elles traduisent, mais avec quelle imperfection ! les desseins de Dieu sur vous. Vous voulez vous élever au-dessus de l'homme ? Mais le Christ est venu pour vous inspirer l'idée de cette élévation et pour enflammer vers elle vos idées. Vous voulez des dieux ? Ne croyez pas que cela soit mauvais. Il y aurait crime si vous vouliez substituer l'homme à Dieu, si vous prétendiez ravaler Dieu au niveau de l'homme, si vous tentiez de vous idolâtrer en oubliant Dieu ou en le subordonnant à votre humanité. Mais, si vous désirez être soulevés jusqu'à Dieu, si vous souhaitez d'être tellement unis à Dieu, que Dieu soit tout en vous et vous tout en Dieu, si vous désespérez parce que, avides de participer à la nature divine, vous l'entrevoyez dans son inaccessible infinité, alors, ayez confiance. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous appellent en effet à monter jusqu'à eux; ils sont prêts à descendre vers vous et en vous, pour vivre en hôtes habituels de votre âme; ils promettent à tout votre être, en échange de votre bonté, une transformation mystérieuse d'abord et invisible, mais bientôt rayonnante et glorieuse, une union et une assimilation qui vous divinisera. Car, voilà la foi chrétienne et la révélation que Jésus, fils de Dieu, vint apporter au monde. »

Pour que ces réalités passent dans le domaine de la pratique, Soloviof nous exhorte à copier le Christ, à le reproduire dans toute notre activité personnelle et sociale. Ecoutez

ces quelques lignes de Soloviof, intitulées l'*exemple du Christ comme contrôle de la conscience* :

« Avant toute décision importante, évoquons en notre âme l'image du Christ; concentrons sur elle notre attention et demandons-nous : « Accomplirait-il cette action, Lui ? » Ou, en d'autres termes : « Va-t-Il l'approuver ou non ? Va-t-Il, pour cette œuvre, me bénir ou non ? » Je propose à tous cette règle; elle ne trompe pas. En chaque cas douteux, dès que la possibilité d'un choix vous est offerte, souvenez-vous du Christ; représentez-vous sa personne vivante, comme elle l'est véritablement, et confiez-lui tout le poids de vos doutes. Que les hommes de bonne volonté, comme individus, comme facteurs sociaux, comme directeurs des hommes et des peuples, appliquent ce contrôle, et ils pourront réellement, au nom de la vérité, montrer à d'autres la route vers Dieu. »

Mais le christianisme de Soloviof n'est pas un individualisme. Ce n'est point ce tête-à-tête que Harnack définit ainsi : Dieu et l'âme — l'âme et son Dieu. Soloviof fait observer qu'avant de dire : Je suis la vérité et la vie, le Christ dit : Je suis la voie — la voie, c'est-à-dire quelque chose d'objectif et de collectif. Et par là s'insère dans le christianisme la notion d'Eglise. Reprenant la parole de Dostoïevsky : Nous ne connaissons le Christ que dans l'église, Soloviof montre que, de même que cette unité dont toute pensée humaine est éprise ne se trouve que dans la réalité vivante et personnelle de Dieu, de même que toute la réalité de Dieu ne se trouve à son tour que dans la personne théandique du Christ, ainsi la réalité et la plénitude du Christ ne se trouvent que dans l'Eglise. « Ceux », écrit Soloviof, « qui pensent obtenir personnellement et sans intermédiaire la pleine et définitive révélation du Christ ne sont pas mûrs pour cette révélation; ils prennent pour le Christ des fantômes de leur imagination. Nous devons chercher la plénitude du Christ, non pas dans notre sphère individuelle, mais dans sa sphère à lui, qui est universelle, dans l'Eglise. Sanctifiés par l'Eglise sans que nos péchés la souillent en tant qu'Eglise, nous devons accepter pour elle de *perdre notre âme,* c'est-à-dire de perdre l'isolement de notre moi humain, pour *retrouver notre âme,* élargie par la charité universaliste, surhumanisée par l'union avec Dieu. »

Mais ici se pose un problème que Soloviof ne pouvait man-

quer de rencontrer. Le Christ a voulu que son Eglise fût une. Or, en fait, la chrétienté est divisée. La grande séparation de l'Orient et de l'Occident, puis la Réformation, ont désormais distingué une chrétienté catholique romaine, une chrétienté byzantine orthodoxe, une chrétienté réformée. Faut-il se résigner à cette division comme à un état de choses définitif et voir dans les confessions chrétiennes des branches équivalentes du même arbre ? Ou, en admettant qu'une de ces Eglises détient dans une mesure particulière le message du Christ, faut-il rechercher cette Eglise et se rallier à elle ? Soloviof, né dans l'Eglise orthodoxe russe, étranger donc à la communion catholique romaine, appliqua toute sa sincérité, toute sa conscience à résoudre ce problème, et son point d'arrivée fut très différent de ce qu'avait été son point de départ. S'il y a ici des orthodoxes, ils ne verront point, je l'espère, une attaque contre l'orthodoxie russe, que nous respectons tous, un acte de prosélytisme, dans le fait que je vais essayer de vous exposer, objectivement et sans détour, la pensée de Soloviof au sujet de l'Eglise.

Après avoir étudié les Pères de l'Eglise et les canons des premiers conciles, Soloviof en vint à admettre que la promesse du Christ à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise » implique vraiment une primauté conférée à Pierre entre les douze apôtres. Il admit encore que cette primauté est transmissible aux successeurs de Pierre et que l'Eglise des conciles œcuméniques a reconnu cette primauté aux évêques de Rome. A l'appui de la doctrine de la primauté, Soloviof propose une argumentation originale et très féconde. Pour lui, la vérité se trouve toujours là où il y a le maximum d'amour, le maximum d'universalisme. Or le Christ, fait-il observer, dit à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis... Confirme tes frères », aussitôt après lui avoir demandé : « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » La primauté pastorale conférée à Pierre est donc, tout d'abord, la reconnaissance de la primauté de Pierre dans l'amour. Si chaque apôtre, chaque évêque, ne portait que la sollicitude de la portion du troupeau qui lui a été confiée, l'amour universaliste du Christ pour l'ensemble du troupeau aurait disparu de cette terre sans y trouver d'héritier. Admettons au contraire que l'un des douze apôtres, et dans la suite ses successeurs, porte sur ses épaules, non seulement

le fardeau d'une portion du troupeau chrétien, mais, selon l'antique formule romaine, la sollicitude de toutes les Eglises, *sollicitudinem omnium Ecclesiarum;* admettons que ce pasteur privilégié soit le dépositaire de l'amour du Christ pour l'universalité de l'Eglise, qu'il soit, selon une autre formule romaine, le serviteur de tous les serviteurs de Dieu, *servus servorum Dei :* dans une telle idée, il y a plus d'amour, et, si cette idée contient plus d'amour, elle est vraie. Pour Soloviof, la primauté pastorale de Pierre se fonde sur une primauté de service et d'amour, et la meilleure formule de cette primauté se trouve au début de la lettre de saint Ignace d'Antioche aux chrétiens de Rome : *A l'Eglise de Rome qui préside dans la charité.* Sans doute, on a péché de part et d'autre contre cet idéal ecclésiastique. Les Eglises qui se sont proclamées indépendantes, qui sont sorties de l'universalisme chrétien pour tomber trop souvent sous le joug de l'Etat, ont péché. Ceux des évêques de Rome qui se sont montrés personnellement indignes de leur charge et ont cherché à dominer plus qu'à servir ont péché. « Faut-il condamner en même temps la papauté ? » demande Soloviof. Et il donne cette réponse : « Un papisme arbitraire, absolu, violent, aboutit fatalement à révolter les hommes. Demandons la solution non point au papisme, mais à la papauté. »

Cette pensée, Soloviof tint à la traduire en acte. Il ne voulut pas avoir, à l'égard de la catholicité, une autre position que celle des Pères grecs, de saint Irénée et de saint Jean Chrysostome, et celle des plus grands docteurs de l'Eglise byzantine, saint Jean Damascène, saint Maxime le Confesseur, saint Théodore Studite. Il crut que là était la plus authentique tradition du christianisme gréco-oriental. Il fit donc, envers l'Eglise catholique romaine, un acte d'adhésion formel, et qui fut formellement reçu. Mais il ne pensa jamais que cette adhésion impliquât pour lui l'obligation d'abandonner l'Eglise orthodoxe russe. Il ne cessa pas de se considérer comme un de ses fils. Estimant, pour des raisons historiques très sérieuses, que l'Eglise russe pouvait bien être séparée *de facto* de l'Eglise catholique, mais que, à la différence du patriarcat de Constantinople, elle n'en était pas séparée de *iure,* estimant encore qu'il rendait plus de service à la cause de l'unité en demeurant dans son Eglise d'origine, très convaincu enfin que catholicisme ne s'identifie pas avec lati-

nisme, et que, pour devenir catholique, un orthodoxe russe n'a rien à sacrifier de sa discipline, de sa liturgie, de ses traditions, Soloviof crut possible d'être catholique sans quitter l'Eglise russe orthodoxe, et le Siège de Rome, informé de la situation, ne l'en dissuada pas. Lorsque Soloviof se trouva sur le point de mourir, à la campagne, c'est d'un prêtre orthodoxe, qui seul d'ailleurs était à sa portée, qu'il reçut les derniers sacrements. Ainsi, dans sa vie comme dans sa pensée, Soloviof concilia la tradition orientale, russe et orthodoxe, avec la tradition catholique; il fut, à lui seul, ce qu'avait été la Russie chrétienne des Xe et XIe siècles, au temps où elle était en communion avec toute la catholicité, au temps de sainte Olga et de saint Vladimir, de saint Antoine et de saint Féodose de Kief.

Ayant réalisé l'Union pour lui-même, Soloviof croyait que tous les chrétiens avaient le devoir d'y travailler. On peut travailler à l'Union de plusieurs manières. Il y a la manière du Grand Inquisiteur de Dostoïevsky, il y avait aussi la manière de l'*oberprocouror* Pobiédonostsef. Ai-je besoin de dire que Soloviof rejetait tout travail pour l'Union, qui ne se ferait pas dans la lumière et dans l'amour ? Pour se rapprocher de l'unité dans le Christ, Soloviof demande de tout chétien deux choses. La première est d'assurer et d'accroître sa propre union intime avec le Christ. La deuxième est de vénérer dans l'âme du prochain la vie active du Saint-Esprit. Ces principes sont les nôtres, et n'eût-il fait qu'énoncer ce programme, qui est notre programme, Soloviof nous eût, par là même, donné le droit de nous réclamer de lui et de placer notre effort d'Union sous sa mémoire.

Dom Lev. GILLET.
Moine oriental.

---

1. Documents.

Lettre pontificale. — *La lettre adressée par Sa Sainteté le Pape Pie XI aux organisateurs du Congrès d'études religieuses orientales à Ljubljana* (Yougoslavie), dernier document en date (1), intéressant l'Union des Eglises, précise si clairement le point de vue d' « Irénikon », que nous nous faisons un devoir de citer le passage essentiel et de le commenter par d'autres textes des Souverains Pontifes Benoît XV et Pie XI.

Le Saint Père s'afflige de la rareté de véritables savants en sciences orientales, affirme l'utilité de ces congrès et de la divulgation scientifique qui en découle. En louant les professeurs attachés à l'Institut Pontifical Oriental de collaborer avec d'autres savants à cette œuvre de formation scientifique, il les engage à susciter de nombreux et ardents continuateurs, car « Nous sommes persuadés, dit le Saint Père, que *seule une connaissance exacte des questions peut faire naîtrc cette juste estime des hommes et cette sincère bienveillance,* qui, unies à la charité du Christ, serviront grandement, par la grâce de Dieu, l'œuvre de réconciliation dans l'Unité religieuse », illud persuasum habentes, *ex recta rerum cognitione aequam hominum aestimationem sinceramque benevolentiam efflorescere,* quae, Christi caritate conjuncta, religiosæ reconciliationi unitatique quam maxime est, Dei munere profutura » (2).

Combien cette double idée : trésors chrétiens de l'Orient et importance capitale de l'étude en vue de l'Union, est familière aux Souverains Pontifes, leurs initiatives, leurs paroles le disent abondamment. Il nous suffira de citer les textes dans l'ordre chronologique et de conclure brièvement.

(1) Nous reviendrons plus tard sur la réponse du 10-11-1925 donnée par la Commission pontificale pour l'interprétation du Code : licéité de l'admission des orientaux dans les instituts religieux d'origine occidentale. — Le Saint Père dans l'Encyclique sur les missions du 28 février 1926 fait l'une ou l'autre fois allusion à nos frère séparés.

(2) *Acta S. Sedis* (que nous rappellerons dans ces pages par *l. c.*), vol. XVIII (1926), pp. 7-8.

I. — *Benoît XV.*

En créant la Congrégation pour l'Eglise orientale, le Pape redit les gloires de cette Eglise dont les « rayons si éclatants » de sainteté et de doctrine continuent après tant de siècles » à éclairer toutes les régions chrétiennes. » (1)

Le 15 octobre de la même année, le Saint Père fonde l'Institut Pontifical oriental.

« Ce que nous nous sommes proposés (l'Union des Eglises) s'accomplira assurément avec plus de facilité et d'étendue, si les ouvriers destinés à nous aider dans cette grande œuvre nous viennent parfaitement prêts et exercés à ce travail. Dans ce but, nous avons décidé d'établir... » (2).

L'allocution consistoriale du 10 mars 1919 rappelle l'œuvre des Pontifes romains et leur respect des coutumes, institutions et rites orientaux, puis continue :

« Nous avons ouvert tant pour les latins et les grecs que pour nos frères séparés, un institut capable de leur donner la plus profonde et la plus abondante connaissance et la science de l'Orient chrétien. Son titre d'Institut Pontifical prouve notre particulière sollicitude... » (3).

En déclarant saint Ephrem, le diacre syrien, docteur de l'Eglise universelle (4), Benoît XV appuya d'une manière très solennelle cette même vérité : l'Orient chrétien est pour tous une source d'inépuisables richesses en doctrine et en sainteté.

Si le 30 novembre 1921 le Pape Benoît XV écrit toute une lettre à Mgr Kordac au sujet de l'importance des études dans

(1) *l. c.*, vol. IX, p. 529. — *Motu Propris* du 1-5-1917.

(2) « Sed quod habemus propositum certe eveniet facilius uberiusque, si, qui in eo persequendo nobis navaturi sunt operam, illi optime parati instructique ad laborandum devenerint. Itaque proprium aliorum studiorum domicilium de rebus orientalibus in hac Urbe, christiani nominis capite, condere decrevimus, idque et omni apparatu, quem hujus aetatis eruditio postulat ornatum, et doctoribus, in uno quoque genere peritissimis orientisque perstudiosis insigne... » (*l. c.*, vol. IX, p. 531).

(3) « Deinde latinis pariter et graecis, vel dissidentibus studiorum domum aperuimus, ubi altiorem coposioremque sibi orientis christiani cognitionem et scientiam comparent. Quam domum Instituti Pontificii titulo decoravimus, peculiare istius suscipientes patrocinium... » (*l. c.*, vol. XI, pp. 98-99).

(4) *l. c.*, vol. XII, p. 459 sq. Enc. « Principi Apostolorum », du 5-10-1920.

ses Séminaires, c'est que la tchéco-slovaquie étant à la frontière orientale de l'Europe, l'archevêque de Prague doit tenir compte, plus qu'un autre, « du mouvement actuel perceptible chez les peuples slaves qui fait espérer le rétablissement de la Sainte Unité chrétienne de l'Orient avec Rome » (1).

Ce même espoir présidait à la réouverture du collège ruthène à Rome ; une lettre à Son Excellence Mgr Zseptycky du 14 février 1921 (2) en témoigne.

II. — *S. S. le Pape Pie XI.*

« Que tous les hommes d'études, de toutes les nations, profitent de cette magnifique occasion pour s'instruire plus parfaitement de toutes les sciences qui concernent l'Orient. » (Lettre du 14 octobre 1922 à propos de l'Institut oriental) (3).

Dans l'ordre chronologique toujours, citons l'approbation accordée au savant ouvrage du cardinal Marini. « Il Primato di S. Pietro e dei suoi successori in S. Giovanni Crisostomo » (15-3-1923; vol. XV, p. 148).

L'Encyclique « Ecclesiam Dei » sur saint Josaphat (12 novembre 1923), véritable encyclique de l'Union des Eglises, contient le passage suivant :

« En cette affaire (de l'union des Eglises), il importe d'une part que les orientaux dissidents, abandonnant les antiques préjugés, apprennent à connaître la vie véritable de l'Eglise et ne fassent pas retomber sur celle-ci les fautes des particuliers, fautes que l'Eglise condamne et s'efforce de corriger; et que, d'autre part, *les Latins s'instruisent d'une façon plus large et plus approfondie des choses et des coutumes orientales, se souvenant du profit que tira d'une telle connaissance saint Josaphat.*

C'est ce motif qui nous a fait donner une nouvelle impulsion à l'Institut Pontifical oriental, fondé par notre très regretté prédécesseur Benoît XV ; *car Nous sommes persuadés qu'une connaissance plus parfaite ne manquera pas d'ac-*

(1) *l. c.*, vol. XIII, p. 554.
(2) *l. c.*, vol. XIII, p. 218.
(3) « Cupimus praeterea ejusmodi fore studiorum ordinem in hoc Athenœo nostro, ut omnes, studiosi viri, ex qualibet regione praeclara occasione utantur eas quae ad Orientem spectant disciplinas altius per noscendi. » (*l. c.*, vol. XIV, p. 546).

croître l'estime et la sympathie mutuelles, et que celles-ci, unies à la charité, serviront très efficacement, par la grâce de Dieu, la cause de l'unité. »

« Qua in re..., sic latini homines uberius altiusque res moresque cognoscant orientalium, ex quorum intima cognitione tam multum efficacitatis in sancti Iosaphat operam redundavit... ; illud persuasum habentes, *ex recta rerum cognitione aquam hominum existimationem itemque sinceram benevolentiam efflorescere,* qua, Christi caritate conjucta, religiosæ unitati quam maxime est, Dei munere profutura (1) ».

Remarquons encore la place importante que le Pape donne à l'étude lorsqu'il charge les moines bénédictins de cet apostolat magnifique (2).

D'abord les moines eux-mêmes s'instruiront à fond de ces questions : « qu'ils s'appliquent aux études requises, — à savoir : la langue de ces peuples, leur histoire, leurs institutions, leur psychologie et par dessus tout leur théologie et leur liturgie — pour se rendre aptes au travail de l'Union des Eglises ».

« Linguæ scilicet historiae, morum, ingenii, imprimisque vero theologiae ac liturgiae populorum illorum. »

Le Saint Père propose à cet effet d'envoyer à l'Institut oriental les moines destinés à cette œuvre de l'Union.

Cette science les moines devront la répandre ensuite dans la société chrétienne : « Efforcez-vous également, *par la parole et par la plume,* de créer en Occident un courant plus intense *de zèle et d'étude portant sur les points qui nous séparent des Orientaux* ».

« Itemque verbis scriptisque effeceritis ut etiam inter occidentales unitatis studium augeatur *majorque acquiratur quaestionum cognitio* in quibus orientales a nobis dissentiunt. » (ibidem)

Les « conférences mixtes » sont jugées par le Saint Père comme un moyen très efficace de se connaître, de s'estimer; au Consistoire du 24 mars 1924, Il fait allusion aux *Conversations de Malines* ainsi que Son Eminence le Cardinal Mer-

(1) *l. c.*, vol. XV, p. 580. — Le Saint Père a repris ces paroles dans la lettre du 29 juin 1925 citée au début. C'est une thèse.

(2) Lettre Pontificale « Equidem verba ». Fideli de Stotzingen Benedictinorum Foederatorum abbati Primati, 21 mars 1924.

cier a pu le déclarer dans son discours à la Semaine de Bruxelles (1).

Le Congrès de Velehrad qui réunit périodiquement, on le sait, les spécialistes catholiques des questions orientales et les professeurs ou savants orthodoxes des pays slaves et orientaux, reçut tous les encouragements du Saint Père en une longue lettre adressée à Mgr Precan, archevêque d'Olomucz.

« Un des principaux buts de ces Congrès, dit le Saint Père, est l'acquisition de connaissances nouvelles touchant les faits historiques et les vicissitudes des nations, les habitudes et les usages des peuples orientaux, et les respectables rites ou les institutions de leurs Eglises... Nous espérons fermement que les saintes résolutions de pareils Congrès aideront puissamment à *effacer beaucoup de doutes et d'erreurs, parfois monstrueuses, qui ont pris racine dans le public sur tout ce qui touche à l'histoire et à la vie religieuse de l'Orient.* »

« Sancta hujusmodi conventus proposita valde conferant ad multa dubia et errores, etiam crassiores, obliterandos, qui circa orientis historiam et religiosam vitam in vulgus irrepserunt. » (Lettre du 21 juin 1924) (2).

Le Saint Père, dans son allocution consistoriale du 18 décembre 1924, rappelle ce Congrès puis ajoute : « L'œuvre de la réconciliation ne peut être tentée avec quelque espérance de succès qu'à une triple condition : si d'une part on abandonne la fausse manière de voir qui s'est enracinée dans le plus grand nombre au sujet des doctrines et des institutions des Eglises d'Orient, et si, d'autre part, on s'applique à rechercher attentivement l'accord des Pères orientaux avec les Pères latins dans une seule et même foi; enfin, que de part et d'autre, des échanges de pensées aient lieu dans un esprit de charité fraternelle » (3).

Dans les Séminaires latins et les Universités il faudra créer des chaires spéciales de théologie orientale (4), et par le moyen des Congrès Eucharistiques répandre ces mêmes idées (5).

(1) Cf. *Revue Catholique des Idées et des Faits,* 6 novembre 1925, p. 5, note 4, et *Acta S. Sedis,* vol. XVI, p. 123-124.

(2) *l. c.,* vol. XVI, p. 327.

(3) *l. c.,* vol. XVI, p. 491.

(4) *l. c.,* ibidem.

(5) *l. c.,* ibidem.

Pour répondre à ce désir, une section orientale permanente sera incessamment instituée au sein du Comité Général des Congrès Eucharistiques.

* * *

De ces enseignements pontificaux que devons-nous conclure, que faut-il retenir ?

L'Eglise, par la voix de ses Pontifes (1), exprime avec insistance un *désir*, nous détermine des *moyens*, nous donne un *esprit*.

Désir.

Voir les savants, les ecclésiastiques, tous les intellectuels chrétiens et les moines de l'Union des Eglises, explorer l'immense champ des sciences orientales et ecclésiastiques pour applanir les chemins en vue de l'Union.

Cet appel s'adresse à tout le peuple chrétien (latin et occidental surtout); il devra, suivant ses moyens, participer à ce grand œuvre de l'Eglise Universelle; il faudra l'instruire des résultats obtenus, des données nouvelles fournies par la patristique, la liturgie, l'histoire religieuse et la psychologie de nos frères séparés, en un mot : le peuple chrétien doit se former une mentalité de sympathie, d'amour à l'égard des chrétiens séparés de nous.

Moyens.

L'étude des questions orientales.

A cet effet un Institut Pontifical est créé à Rome; les Universités et Séminaires tiendront compte de la théologie orientale dans leur programme.

Des Congrès rassembleront les savants orthodoxes et catholiques; des conférences mixtes se réuniront.

D'autre part le grand public sera entraîné dans ce mouvement par des écrits (articles, revues, ouvrages...) et par des manifestations religieuses et instructives tout à la fois (Congrès, Semaines, Journées).

(1) Léon XIII dans ses encycliques et en fondant le collège Saint-Anselme à Rome développait déjà ces pensées que Benoît XV et Pie XI reprirent dans la suite. Cf. *Une œuvre monastique pour l'Union des Eglises*, 1925, p. 13. — D. Pl. de Meester, Léon XIII e la chiesa greca, Roma, 1904.

Esprit.

Un esprit chrétien *de vérité :* « connaissance exacte ... plus parfaite ... plus approfondie »;

de charité scientifique : « que les Latins s'instruisent d'une façon *plus large* » en recherchant tout ce qui unit, par exemple l'accord évident des Pères orientaux avec les Pères latins... les traditions communes, l'esprit liturgique... etc.;

de bienveillance qui doit mener à l'estime mutuelle, la confiance réciproque, la charité chrétienne.

Quand tous les chrétiens d'Occident connaîtront réellement, d'esprit et de cœur, leurs frères séparés, l'Union des Eglises sera près d'être accomplie.

Lettre de l'Épiscopat belge. — Nous reproduisons la *Lettre de l'Episcopat belge* adressée à D. L. Beauduin et que tous les journaux ont publiée au moment de la Semaine pour l'Union des Eglises (Bruxelles, septembre 1925).

Cher et Révérend Père,

Nous suivons avec une respectueuse attention les efforts que déploie Notre Saint Père le Pape Pie XI pour l'Union des Eglises.

Nous nous rappelons la parole auguste de Sa Sainteté dans l'Encyclique « Ecclesiam Dei » du 12 novembre 1923 : « Que les Latins s'efforcent d'acquérir une connaissance plus complète et plus approfondie des institutions et des coutumes des Orientaux... qu'ils soient persuadés qu'une fois l'Orient mieux connu chez nous, une juste estime et une véritable charité s'en suivront, dispositions d'âme d'une très grande importance pour préparer l'Unité religieuse. »

Notre Saint Père le Pape veut voir se développer en Occident un mouvement de prières et d'actions qui éveille dans les âmes chrétiennes un grand désir d'unité et facilite ainsi le retour de nos Frères séparés.

Nous souhaitons vivement voir les prêtres et les fidèles de Belgique répondre avec un empressement filial aux pressantes exhortations de Notre Saint Père le Pape et s'associer à ce mouvement destiné à préparer le rapprochement et la réconciliation de l'Occident et de l'Orient chrétien (1).

(1) C'est nous qui soulignons. (N. d. l. R.)

La célébration du Centenaire du Concile de Nicée, le premier concile de l'intercommunion universelle, et les solennités de l'Année Sainte, laquelle est consacrée d'une façon spéciale par le Saint Père à prier pour la grande cause de l'Unité religieuse, fourniront une heureuse occasion d'organiser cet apostolat et d'éveiller dans les âmes chrétiennes un zèle nouveau pour la réalisation de cet idéal si catholique.

En particulier, nous autorisons bien volontiers en Belgique la célébration, à l'exemple de la Ville Eternelle, de ces fonctions liturgiques orientales, qui feront comprendre à nos fidèles que la diversité des usages rituels et de la discipline ecclésiastique ne contrarie en rien la parfaite communion des saints et l'Unité de la Foi catholique.

Nous bénissons tous ceux qui, avec vous, Cher et Révérend Père, et avec vos frères de la Congrégation bénédictine, s'emploient à la restauration de l'Unité de la Foi catholique et nous vous offrons les assurances de notre religieux dévouement.

D. J. Cardinal Mercier, archevêque de Malines.
Gustave-Joseph, évêque de Bruges.
Thomas-Louis, évêque de Namur.
Martin-Hubert, évêque de Liége et d'Eupen-Malmédy.
Emile-Jean, évêque de Gand.
Gaston-Antoine, évêque de Tournai.

---

2. Chronique.

I. **Le jubilé du Métropolite André Szepticky.** — Toute la Galicie Orientale et, hors de Galicie, de nombreux chrétiens de nationalités et de confessions diverses viennent de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la nomination de Mgr André Szepticky comme métropolite de Halitch et archevêque « grec-catholique » de Léopol. Dès la première livraison de ce périodique, dont le Métropolite André veut bien être l'ami et qu'il honorera de sa collaboration, nous tenons à nous associer aux hommages jubilaires qui lui ont été rendus. Ce que le Métropolite André a été comme moine, comme higoumène, comme évêque de Stanislawow, puis comme chef

de l'Eglise ruthène ; comment le pasteur, frappé pour son troupeau, a souffert dans les prisons russes et en exil; quelle part il a prise, comme *defensor civitatis* et comme mécène, au développement du peuple ukrainien : d'autres l'ont déjà dit (1) et nous n'y reviendrons pas ici. Mais il nous appartient de souligner l'activité du Métropolite en faveur de l'Union des Eglises. Elle s'est exercée dans quatre directions principales. Chef d'une Eglise orientale unie à Rome, le Métropolite s'est efforcé de purifier le rite de cette Eglise des « hybridismes » qui pourraient détruire son caractère oriental et confirmer les orthodoxes dans l'idée que l' « Union » n'est qu'un pont pour passer au latinisme. Héritier des anciens métropolites de Kiev, le Métropolite André a restauré en Russie le catholicisme du rite byzantin, par l'institution de l'Exarcat « orthodoxe-catholique » ; on mesurera plus tard l'importance de cette institution, laquelle se présente à visage découvert, non comme piège destiné à attirer par le rite les orthodoxes au catholicisme, mais comme la reviviscence de ce christianisme à la fois vraiment russe et vraiment catholique qui fut celui de saint Vladimir et des premiers saints de Kiev. Initiateur des Congrès de Velehrad avec l'archevêque Stojan, propagandiste infatigable que la Belgique entendait encore il y a quelques mois, lors de la Semaine unioniste de Bruxelles, le Métropolite a été l'un des premiers à promouvoir l'idée de la « réunion en corps » et cette autre idée que, si l'union des esprits n'est pas encore possible, du moins l'union des cœurs doit se faire dès maintenant dans la paix et la charité du Christ; le Métropolite, qui fut l'ami de Soloviof, continue sa pensée. Enfin, la fondation des moines studites, la sympathie et l'aide efficaces par lesquelles le Métropolite a facilité le récent essai de constitution d'un monachisme spécialement voué à l'œuvre de l'Union montrent quelle claire vue il a des besoins et des moyens. Des nuages politiques, des préjugés, des calomnies se sont parfois accumulés autour

(1) On lira avec intérêt la brochure de C. KOROLEVSKY : *Le Métropolite André Szepticky, son action pastorale, littéraire et philhénotique* (Rome, 1922, tiré à part de *Roma e l'Oriente).* Sous le titre *Prisonnier du tsar,* Mgr BOCIAN, évêque de Loutsk, a publié en ukrainien (1917) le récit de la captivité du Métropolite pendant la guerre. Enfin la revue ukrainienne *Bohoslovia* (Léopol) va publier un recueil d'articles en plusieurs langues et par plusieurs auteurs, à l'occasion du jubilé du Métropolite.

du nom du Métropolite André. Mieux la réalité historique sera connue, plus on verra la loyauté, la générosité, la largeur d'horizon de ce bon serviteur du Christ. Nous adressons affectueusement au très vénéré Vladyka Kyr André, comte Szepticky, métropolite de Halitch, le *polychronion* traditionnel : « Pour beaucoup d'années, Seigneur ! »

LA RÉDACTION.

II. L'Église anglicane et l'Unité. — Toute tendance si faible soit-elle qui marque une velléité de rapprochement entre confessions religieuses doit rencontrer la sympathie des catholiques. Les bases d'union peuvent manquer de solidité et de stabilité, les motifs peuvent être plus politiques que religieux, soit : il reste que toute orientation vers l'unité religieuse est un heureux présage en même temps qu'un hommage à la forte unité de l'Eglise romaine : elle mérite l'attention sympathique des catholiques.

Or, dans le monde religieux anglo-saxon, la pensée dominante dans toutes les confessions est une pensée d'unité. Je ne parle pas de l'unité romaine ni même orthodoxe, qui n'est pas dans les vœux de tous, mais d'un souci d'interpénétration des différentes confessions anglo-saxonnes, souci partagé par toutes les nuances religieuses depuis la plus libérale jusqu'à la plus romaine, et plus accentué depuis la guerre. Observons cet heureux travail de rapprochement aux différents niveaux religieux.

A. — *Fédération des Eglises Evangéliques libres.* (Free Church Federation).

A côté de l'Eglise anglicane proprement dite, que l'on désigne par des appellations multiples : Eglise établie, anglicanisme d'Etat, « Etablissement » Eglise conformiste, c'est-à-dire conforme aux principes du *Prayer Book* et de la Réforme, il y a en Angleterre de nombreuses confessions non officielles, libres, évangéliques, non-conformistes, non-établies, les dissidents de l'anglicanisme (toutes ces désignations sont synonymes), qui dès l'origine de la Réforme groupèrent les chrétiens, mal satisfaits du formalisme anglican, et entreprirent d'organiser une vie religieuse de leur choix, selon les lignes du Nouveau Testament. Les sectes se multi-

plièrent dans le cours des siècles ; une des plus importantes est celle fondée par Jean Wesley à la fin du XVIII[e] siècle.

La grande idée qui les caractérise est une conception nouvelle de la Religion chrétienne qui transporte le siège de l'autorité du dehors au dedans, de l'Eglise visible dans la conscience de chaque chrétien. Dès lors, ni hiérarchie, ni sacrement, ni culte, formalisme extérieur qui contrarie l'épanouissement spontané, libre et individuel de la vie religieuse intime, basée sur le pur Evangile, et livrée toute entière à l'action invisible de l'Esprit.

Les héritiers de cette tendance, attachés avec quelque pharisaïsme à leur christianisme libre, ne peuvent se défendre d'un certain dédain pour les anglicans d'Etat. Or toutes ces confessions non-conformistes, travaillées elles aussi par le souci d'unité, ont éprouvé le besoin de se fédérer entre elles : c'est la *Fédération des Eglises évangéliques libres.*

Dans une réunion annuelle tenue à Londres en janvier 1926, sous la présidence du Révérend Moffat Gautrey, Wesleyen, en face du matérialisme grandissant et « d'un sacerdotalisme formaliste qui menace de fausser la vraie foi », ils ont affirmé la nécessité de maintenir le grand principe de la pure, simple et libre foi intérieure et individuelle : *Let them never be afraid of being dubbed Puritains,* a dit le Président dans son discours ; *That term was not a stigma of disgrace, but a badge of honour. It was for the lack of the spirit of Puritanism that England was so sick in soul.*

Quoi qu'il en soit, ce besoin de Fédération témoigne du souci louable de sauvegarder certains principes religieux et empêchera du moins les éléments plus avancés d'abandonner tout christianisme. Il y a donc lieu de nous en réjouir et de suivre avec intérêt et sympathie ces efforts sincères de conservation religieuse.

B. — *L'Eglise anglicane.*

Au point de vue des tendances unionistes, quatre courants se dessinent dans l'anglicanisme d'Etat :

1) Essai de rapprochement entre l'anglicanisme et les Eglises évangéliques libres. Ce mouvement qui tend à faire disparaître l'ancien antagonisme entre l'Eglise établie et les sectes dissidentes et qui se manifeste dans la gauche, si

l'on peut dire de l'Eglise anglicane l' « Eglise Basse » et l' « Eglise Large », est déjà ancien et plusieurs fois les conférences de Lambeth l'ont envisagé, spécialement en 1866 et 1888. Ces conférences proposaient comme base d'entente le fameux *quadrilatéral* qui n'exigeait que les quatre points suivants : *a)* L'Ecriture sainte, seule règle de foi — *b)* l'acceptation du symbole de Nicée dans le culte — *c)* les deux Sacrements de baptême et d'eucharistie — *d)* la valeur historique de l'épiscopat. L'obstacle le plus grave est relatif au dernier point, à savoir au ministère ecclésiastique. Mais est-il insurmontable? D'aucuns prétendent que l'initiative de l'Eglise protestante épiscopalienne des Etats-Unis, qui a fondé l'Association *Faith and order,* doit être comptée parmi les symptômes favorables à un rapprochement possible entre anglicans de la « Basse Eglise » et dissidents.

2) Essai de rapprochement entre l'anglicanisme et les Eglises séparées d'Orient (Western Orthodox).

Dans la droite de l'anglicanisme appelée « Eglise Haute » ou parti anglo-catholique, un courant unioniste regarde de préférence vers l'Orient séparé de Rome. L'appel aux Orientaux de 1924 contient une proclamation de foi très consolante signée par Bishop Gore et 3715 membres du clergé, proclamation répandue dans les pays d'Orient, à la suite de laquelle le Métropolite Antoine de Kiew a invité officiellement à la communion orthodoxe le parti anglo-catholique. Il est très encourageant pour les apôtres de l'Union de comparer les éléments de cette profession de foi aux points mentionnés ci-dessus et que la conférence de Lambeth proposait comme programme de ralliement à l'Eglise d'Angleterre. La profession de 1924 confesse : 1) la foi à l'Eglise indivise (individed church) — 2) les sept Sacrements — 3) nécessité de la succession apostolique dans les ordinations et la vérité d'un sacerdoce qui a pour mission d'offrir le sacrifice non-sanglant de l'Eucharistie, tant pour les vivants que pour les morts — 4) la transsubstantiation des éléments eucharistiques exigeant l'adoration des fidèles — 5) la dévotion à la Sainte Vierge et aux Saints et la prière pour les morts.

Comme le note le *Stoudion* (février 1925, pp. 26-27) « l'intercommunion entre anglicans et orthodoxes devient de plus en plus fréquente. Lors du service religieux qui a été célébré à la fin de janvier dans l'église de Baloukli à Cons-

tantinople pour le repos de l'âme du patriarche Grégoire VII Zervoudakis, le ministre anglican a pris une part officielle aux prières ». On sait aussi que le patriarche Meletios IV a reconnu la validité des ordinations anglaises, sans entente préalable il est vrai avec les autres Eglises orthodoxes. Le congrès de Stockholm de 1925 a également fourni l'occasion de cérémonies interconfessionnelles.

3) Rapprochement entre l'anglicanisme et l'Eglise catholique romaine. A côté du mouvement « *Western Orthodox* », il y a dans la *Haute Eglise* un groupe de plus en plus puissant qui sert d'avant-garde et s'efforce de ramener l'Eglise anglicane dans sa tradition catholique et romaine. Le chef incontesté et vénéré de tous de cette action, on le sait, est Lord Halifax, qui fut pendant un demi-siècle président de la puissante association *Englisch Church Union* destinée à promouvoir ce retour aux vraies traditions de l'Eglise de saint Augustin et de saint Anselme. Le président actuel est Lord Shaftesbury.

Le parti anglo-catholique, soit orthodoxe, soit romain, se développe de plus en plus. Il compte maintenant le cinquième de la totalité du clergé anglican. L'Episcopat, sauf quelques exceptions, ne fait pas partie de ce mouvement : les Evêques sont les hauts fonctionnaires de l'Eglise établie : leurs fonctions, leur ancienne formation, l'opportunisme nécessaire, vu les différentes tendances de leurs diocésains, toutes ces raisons les tiennent éloignés de ces mouvements. Lord Halifax voudrait amener l'*Englisch Church Union* à ajouter à la proclamation de foi de 1924 la juridiction *jure divino* du Pontife romain.

4) Il faudrait noter une quatrième tendance, tendance officielle qui se développe surtout dans les hautes sphères ecclésiastiques : réaliser dans toute l'Eglise établie un accord sur les bases de la charité chrétienne commune et de la foi catholique, en laissant pleine liberté de divergence dans toutes les questions non-essentielles. C'est à ces tendances unifiantes qu'il faut attribuer l'effort tenté par l'anglicanisme officiel pour rendre sa liturgie acceptable par tous. Une réforme du *Book of Common Prayer* est en voie d'exécution et l'examen se poursuit depuis le 10 novembre 1906 sans avoir abouti jusqu'ici à un résultat définitif.

Trois conclusions se dégagent de tout ceci :

1. Tous ces efforts d'unification à quelque niveau qu'ils se produisent sont louables et méritent l'intérêt sympathique des catholiques. Malgré des apparences contraires, ils peuvent servir un jour à la reconstruction parfaite de l'antique Eglise anglicane, qui fut pendant mille ans à la fois la plus autonome et la plus romaine des Eglises.

2. Abstenons-nous surtout, nous catholiques non-anglais, d'apprécier avec notre mentalité continentale les événements religieux d'Angleterre. On jouit Outre-Manche, dans tous les domaines, d'une grande liberté d'opinion et de discussion. Les lois, les règlements, les mesures officielles, avant d'être imposées par l'autorité, sont lentement élaborées dans l'opinion publique et librement discutées dans la presse. Tous ceux qui ont habité l'Angleterre pendant la guerre ont pu s'en rendre compte.

3. Surtout ne jugeons pas les différentes confessions par tel ou tel acte privé, fût-il posé par un prêtre ou un évêque, mais par les documents officiels et les décisions authentiques des assemblées attitrées. Nous en avons eu un exemple récent : le sermon prêché par l'évêque anglican de Birmingham, Dr Barnes, à Westminster Abbey, le dimanche 14 juin 1925, dans lequel l'orateur a attaqué fortement le système sacramentel et la doctrine de l'Eglise d'Angleterre, a fait scandale et est souverainement regrettable. Mais ce n'est pas là un document officiel de l'Eglise anglicane et dès lors il ne peut pas servir de base à jugement contre elle. Se servir de ces faits regrettables dans un but apologétique contre l'Eglise anglicane, ce n'est certes pas favoriser le rapprochement. Du moins devrait-on faire connaître en même temps la magnifique lettre de protestation adressée le 25 juillet 1925 au Primat de Cantorbéry par *The Englisch Church Union.*

---

3. Echanges de vues.

Nous rangeons sous ce paragraphe les correspondances, suggestions et projets intéressant le lecteur et le mouvement. Nous y répondrons aux questions posées.

I. *Deux Fêtes du rite byzantin au Calendrier romain?*

1. Commémoration de Nicée. — Le XVI[e] centenaire du Premier concile œcuménique de Nicée célébré solennellement et unanimement par tous les chrétiens à quelque rite, à quelque confession qu'ils appartinssent, fut, parmi les événements marquants de 1926, un fait dont la signification s'impose d'elle-même. On y apprit, en effet, ou bien, on se rappela que par la foi de Nicée un grand nombre d'Eglises séparées les unes des autres communiaient dans la doctrine fondamentale et essentielle du christianisme.

Revues et journaux nous ont suffisamment remis en mémoire les faits, les noms et les dates pour qu'il soit inutile d'y revenir encore.

Cependant il faut redire l'importance de cette définition unanime d'un concile œcuménique de 318 évêques, la plupart orientaux, quelques-uns martyrs de la foi, présidés par des légats du pape Silvestre (1), définition qui fixait à tout jamais en formules lapidaires à la face de l'Arianisme et de toutes les hérésies cette profession de foi salvatrice, expression éternelle, immuable et adéquate de la doctrine de l'Eglise universelle; cri de ralliement, chant national, pourrait-on dire, de la Sainte Eglise, fondement de son unité (2).

Dès lors on comprend l'insistance du Saint Père à faire célébrer solennellement cet anniversaire à Rome; et on voit pourquoi les chrétiens orientaux ont désiré depuis quinze siècles fêter annuellement un pareil événement.

(1) La liturgie grecque appelle saint Silvestre « le divin coryphée des Pères Sacrés », « chef et coryphée du concile de Nicée », « qui toujours par ses doctrines infaillibles ferme la bouche des hérétiques ».

NILLES : *Kalendarium manuale utriusque Ecclesiae or. et occ. Oenipont*e 1896, I, 51.

(2) Alors que le Symbole de Nicée est récité seulement le dimanche et les jours de fête dans l'Eglise latine, il l'est à chaque célébration de la

Examinons d'abord le fait de la célébration; nous examinerons ensuite l'office.

C'est après le concile de Chalcédoine que fut établi ce genre de fête (1) annuelle des Saints Conciles. La plupart des Eglises orientales l'ont maintenue, comme c'est le cas pour l'Eglise byzantine (2) : « *Nous célébrons en ce septième Dimanche après Pâques le premier concile œcuménique de Nicée des 318 Pères inspirés de Dieu* » (3). Le 17 juillet, ou le dimanche qui suit le 17 juillet, a lieu une seconde commémoraison. On croit qu'à la fin du Xe siècle déjà le concile Nicée avait sa solennité spéciale.

Les textes l'affirment maintes fois : remercier Dieu d'avoir éclairé les défenseurs de la vérité, tel est le but de ces solennités. On ne relit pas sans émotion une page d'histoire que le P. Salaville commente dans l'article cité : ce peuple de Constantinople réclamant la célébration immédiate de la fête

liturgie byzantine. Citons SÉVÈRE, évêque d'*Aschmounaïn*, auteur copte du Xe siècle. Au livre II de son « Histoire des Conciles » (texte arabe), chapitre VIII, il raconte l'accueil fait, après le concile de Nicée, au symbole défini : « Quand les Pères furent de retour dans leurs pays et furent rentrés dans leurs villes, ils transmirent cette profession de foi à leurs ouailles et ordonnèrent d'en faire la lecture tous les jours pendant le sacrifice et aux heures de prières, pour qu'ils en gardassent le souvenir et qu'ils la missent en pratique ». L. LEROY et S. GRÉBAUT, *Patrologia orientalis* (Graffin-Nau), tom. VI, p. 508.

(1) On se renseignera abondamment dans l'article *La fête du Concile de Nicée et les fêtes de Conciles dans le rite byzantin.* SALAVILLE dans *Echos d'Orient,* 1925, pp. 445-470. NILLES, *l. c.,* 2 vol. passim., *Les souvenirs du concile de Nicée dans les Eglises byzantines.* C. KOROLEVSKY dans *Stoudion,* II (1925), pp. 70-77.

(2) On rencontre souvent dans l'art oriental, byzantin et slave, parmi les scènes de la vie du Christ ou des saints... la représentation des conciles œcuméniques. Ce thème figure d'ailleurs dans le manuel de peinture du Mont Athos. L'art primitif occidental nous fournit quelques exemples. Cf. D. A. L., *Conciles,* tom. III, col. 2488.

Sans représenter l'assemblée conciliaire, mais destinée à en perpétuer le souvenir, signalons une antique fresque (fin du VII° siècle) à Sancta Maria Antiqua au Forum Romain ; S. Jean Chrysostome, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze et S. Léon le Grand tiennent des rouleaux sur lesquels on lit les extraits de leurs œuvres cités dans les actes du concile du Latran, convoqué en 649 par Martin Ier contre les monothélistes. On connait aussi les moyens littéraires et liturgiques employés dans l'ancienne Eglise pour répandre dans le peuple l'énoncé de vérités définies par des conciles.

(3) NILLES. *l. c.* II, p. 377.

du IVe concile œcuménique pour mettre fin au schisme acacien (en 518) et forçant le patriarche Jean II à acquiescer immédiatement à ses désirs, ce peuple nous donne un magnifique exemple de foi collective et de fierté religieuse.

Mettre en relief l'importance de cette première réunion conciliaire (1), instruire les fidèles des vérités combattues par Arius, et surtout rendre grâces à Dieu et louer le Christ pour la gloire suréminente qui lui revient, telles sont les idées développées dans l'office de ce Dimanche. Une partie de celui-ci est cependant réservée, suivant la règle générale, à la Résurrection du Sauveur, une autre au mystère de l'Ascension dont on continue l'octave, la troisième enfin au concile de Nicée. La liturgie de la messe n'aura trait qu'à Nicée.

Voici un des tropaires des grandes Vêpres : « *Vous avez été engendré du sein de votre Père dès avant l'aurore, étant dès avant les siècles sans mère du côté de votre Père : Arius a beau prétendre que vous êtes créature et non Dieu, osant vous rattacher sottement aux créatures, vous qui êtes le Créateur, amassant ainsi à sa propre intention du bois pour le feu éternel; mais le Concile de Nicée vous a proclamé le Fils de Dieu, Seigneur, ayant le même trône que le Père et l'Esprit* ».

Les trois lectures faites aux Vêpres font également allusion à l'Evènement. C'est d'abord l'épisode d'Abraham salué par le grand prêtre Melchisédech (Genèse, XIV, 14-20), puis le discours que Moïse adressa au peuple rassemblé près du Jourdain lui rappelant le choix de chefs juges de leurs différends (Deut. I, 8-11, 15-17). Un des tropaires résume la pensée de l'Eglise en un texte historique et théologique à la fois; le voici :

« *Fêtons fidèlement aujourd'hui, en vénérant les assemblées des Orthodoxes, la mémoire annuelle des Pères théophores qui se sont réunis de par tout l'univers, dans l'illustre*

(1) Le concile de Nicée était, au dire de certains, le seul qui méritât dans l'Eglise catholique le nom de Concile ; saint Athanase, le champion de l'orthodoxie, déclarait qu'à lui seul ce concile suffit pour ruiner toutes les hérésies et de fait les conciles subséquents l'ont confirmé et rappelé comme la norme de la foi chrétienne.

(2) A l'arrivée de l'empereur, tous les évêques se levèrent, mais Constantin ne s'assit qu'à l'invitation de ceux-ci.

cité de Nicée. Ils ont condamné, dans un sentiment de piété, l'opinion athée du pervers Arius, et ils ont mis synodalement celui-ci au ban de l'Eglise catholique. Ils ont enseigné à tous à confesser clairement que le Fils de Dieu est consubstantiel et coéternel, en exposant cela pieusement et exactement dans le symbole de la foi. Aussi nous autres, adhérant à leurs dogmes divins, nous adorons d'une croyance ferme, le Père, avec le Fils et l'Esprit tout saint, Trinité consubstantielle dans une même Divinité. » (1)

En terminant, les Vêpres rappellent dans une dernière antienne que les Pères sont les docteurs et nos maîtres dans la Foi.

Dans la liturgie de la messe, uniquement réservée à la mémoire du concile, les versets chantés avant l'Epitre et pendant l'Alleluia; l'épitre (art. ap. ch. XX, 16-18; 28-36) dans laquelle saint Paul exhorte les anciens d'Ephèse à la vigilance et dit : « Spiritus sanctus posuit Episcopos vegeve Ecclesiam Dei »; l'Evangile tiré de la prière du Christ après la Cène (Joan. XVII, 1-14) où Il demande à son Père de Le glorifier et fait une allusion à Judas, applicable à l'hérétique Arius; tout cela ramène la pensée et la prière à l'objet principal de la fête.

Comme conclusion de cette première partie ne nous serait-il pas permis, à l'occasion de ce seizième centenaire, de formuler ici humblement le vœu de voir placer au calendrier latin et à la même date qu'au calendrier byzantin, une fête solennelle commémorant ce grand événement : la profession de foi proclamée au IV[e] siècle par l'Eglise universelle; profession de foi qui est devenue la base de tout l'enseignement chrétien, le symbole de l'Unité catholique.

L'empressement du Saint Père à célébrer au centre de la catholicité en souvenir de Nicée une liturgie byzantine solennelle — qu'Il a présidée lui-même — nous a encouragé à manifester ce désir. Un sentiment impérieux, un besoin pressant d'Union renaîtrait chaque année dans

(1) Traductions de C. KOROLEVSKY, *l. c.*

le cœur de tous les vrais chrétiens, et vis-à-vis de nos frères séparés ne serait-ce pas la plus belle, la plus religieuse expression de notre sympathie, de notre charité.

En apprenant l'heureuse nouvelle de cette institution un même cri de joie et de reconnaissance sortirait de toutes les bouches comme à Constantinople en 518 (1) : « Gloire à Toi, Seigneur! »

2. La fête de l'Orthodoxie. — Une autre solennité, bien faite pour rassembler en une dévotion commune tous les chrétiens est célébrée chaque année par les Orientaux le premier dimanche de Carême; il s'agit de la Fête de l'Orthodoxie.

A peine régente de l'Empire (20 janvier 842), succédant à trois empereurs iconoclastes, l'impératrice sainte Théodora (2) oblige le patriarche iconoclaste Jean VII Grammaticos à se retirer, lui donne un successeur en saint Méthode (3) et convoque un concile en faveur des images (4). Pour commémorer le souvenir de cet événement (car la querelle des images avait mis l'Empire à feu et à sang pendant plus d'un siècle et avait occasionné deux schismes avec l'Eglise romaine d'une durée totale de septante ans) le concile décida la célébration annuelle d'une fête fixée au premier dimanche de Carême; primitivement consacrée uniquement à la seule « Restitution du culte des Images » elle acquit plus tard une signification plus étendue par la commémoration fixée au même jour du concile de Blachernes (Constantinople, 1166) dirigé contre des hérésies christologiques (5). Le rite de cette fête fut inspiré par les circonstances qui la firent naître. Une procession solennelle des saintes images, la lecture des anathèmes prononcés contre les hérésiarques et les macarismes (bénédictions) formulés à l'adresse des

(1) Voir plus haut.

(2) Cf. NILLES, *l. c.*, tom. I, pp. 98-99 ; dans les *Acta SS.*, *Febr.* II, pp. 554-569.

(3) NILLES, *l. c.*, I, pp. 181-182 ; *Acta SS.* Jun. II, p. 960...

(4) HEFELÉ-LECLERCQ, *Hist. des Conciles*, tom. IV, p. 114.

(5) HEFELÉ-LECLERCQ, *l. c.*, tom. V, p. 1045-49 ; Cf. C. KOROLEVSKY dans *Stoudion*, vol. II (1925), p. 72 ; pourquoi ces deux anniversaires sont fixés au premier dimanche de Carême.

Pères et Docteurs de l'Eglise qui par leurs écrits, leur doctrine, leur parole, leurs efforts se sont opposés à l'erreur; aux premiers l'assemblée par trois fois répondait : « anathème », aux bénédictions « éternelle mémoire » (1).

Actuellement nos frères séparés vénèrent parmi les Pères et Docteurs gardiens de l'orthodoxie Photius et Michel Cérulaire. Il n'en fut probablement pas ainsi dès le principe.

« Etablie en 842 (avant même l'apparition de Photius)... cette fête, dit le P. d'Herbigny, commémorait la paix, l'unité et l'autorité de l'Eglise Universelle, victorieuse enfin du particularisme byzantin (2). » En outre, à cette époque, l'impératrice Théodora rétablissait l'Unité avec le St-Siège (3). De même il faut reconnaître chez l'empereur Manuel Comnène qui convoqua le concile de 1166 un réel désir et des efforts sincères en vue de l'Unité religieuse avec Rome (4).

Ainsi donc dans les circonstances, les initiateurs, les mobiles et dans les anathèmes et les macarismes renouvelés à cette occasion il se trouve peu de chose que nous ne puissions admettre.

C'est bien là un patrimoine commun dont les amis, les apôtres de l'Union, ou pour tout dire, les chrétiens, peuvent réclamer la jouissance.

Cette fête célébrée dans l'Eglise latine aurait croyons-nous une salutaire influence au point de vue de l'Union.

Car avec le pape saint Grégoire II, le docteur saint Jean Damascène, le patriarche de Constantinople saint Germain, le moine saint Théodore Studite, tous inscrits au martyrologe romain, nous célébrerions ce culte des saints et de leurs images cher comme il y a onze siècles aux deux Eglises et pour lequel nous avons tous lutté.

Et en rattachant aux grands noms de S. Athanase, S. Basile, S. Grég. de Nazianze, S. Jean Chrysostome, S. Léon le Grand, S. Ambroise, S. Augustin, etc., com-

(1) Nilles, *l. c.*, tom. III, pp. 104-108.

(2) Michel d'Herbigny, *Orientalia christiana*, tome II (1923), p. 18.

(3) M. d'H., ibidem en note ; Nilles, *l. c.*, tome I, p. 98-99.

(4) Cf. Hefelé-Leclercq, *l. c.*, tome V, p. 1051, la très intéressante note 4 sur les pourparlers engagés entre Manuel Comnène et la Papauté.

mémorés en cette fête, le souvenir des luttes doctrinales soutenues par toutes les Eglises du Christ, le sentiment de notre communauté d'origine renaîtrait plus impérieux, le désir du retour à la sainte tradition fondamentale commune s'accroitrait en nous et surtout une prière très fervente rapprocherait ce jour-là les cœurs.

D. I. DIRKS.

II. *Lettre de M. Marius Théodorian Carada*
(Stoudion, décembre 1925)

Ancien sénateur du Royaume de Roumanie, appartenant lui-même à une ancienne famille aristocratique, M. Théodorian est de plus un écrivain de mérite. Avocat-conseil du Crédul fonciar român, il dut étudier de près le droit canonique oriental pour être à même de défendre les intérêts de cette société financière, détentrice de beaucoup de biens de provenance ecclésiastique. Ces recherches l'amenèrent à examiner de près les causes de la séparation entre les deux Eglises. Dans la lettre qui va suivre, M. Théodorian raconte avec une émotion communicative comment il fit adhésion à l'Eglise catholique, et, précisément parce que bon orthodoxe, comment il reconnut la primauté du Pontife romain. Depuis, le meilleur de son activité a été consacré à des questions religieuses. Son Dreptul Canonic Oriental *(Bucarest, 1905-1907), en trois volumes est devenu rarissime. Fondateur et directeur du journal* Vestitorul *(Le Messager, 1908-1910), il y poursuivit, d'une plume toujours alerte, parfois incisive et dans un style toujours attrayant, la propagande de ses idées. Il a collaboré activement à la* Revista Catolica *fondée à Bucarest par Mgr Raymond Netzhammer, O. S. B. (1912-1916).*

Sa brochure Recasatoria Preotilor *(Le second mariage des prêtres, Bucarest, 1907) est une réponse à une étude du Dr Vasile Gaina, recteur de l'Université de Cernauti, qui admettait, pour le clergé orthodoxe, la possibilité de convoler en secondes noces. Le petit livre intitulé* De stiut *(Ce qu'il faut savoir, Bucarest, 1913) est une suite de considérations dogmatiques et morales conçues de manière à pouvoir être lues avec sympathie et par les catholiques et par les orthodoxes ; beaucoup d'objections et de préjugés y sont dissipés d'un*

mot, et le simple et véridique exposé de la doctrine catholique en fait une réplique très efficace à tel ouvrage malheureusement trop répandu du célèbre transfuge du catholicisme, Vladimir Guettée. Sous le titre de Papa *(Bucarest, 1917), M. Théodorian a traduit et adapté au point de vue roumain l'ouvrage bien connu de Joseph de Maistre.*

Stana (Cojocna) le 22 juillet 1925.

Cher Ami,

. . . .

Je causais souvent avec mon vieil ami feu Cornoi des plaies de l'Eglise roumaine : le tout puissant Directeur de la Métropolite me répondait toujours avec un grand pessimisme qu'il n'avait rien à faire, à moins d'introduire l'organisation et la discipline catholiques, et que, pour y arriver, il faudrait nous unir à Rome. « Et pourquoi, alors, ne faisons-nous pas cette union ? — C'est difficile. La Russie ne le veut pas : elle renverserait immédiatement le gouvernement qui voudrait faire quelque chose dans ce sens. Nous sommes un petit pays, qui ne peut vexer le colosse du Nord, car il est notre voisin. Seulement, il viendra un jour où les Russes se convaincront que *asa numai merge* (que cela ne va plus) et alors toute l'Orthodoxie s'unira à Rome ».

Dois-je vous dire que cette résignation ne me contentait pas du tout ? Je n'admettais pas que l'Eglise roumaine pût vivre à la remorque des Russes. J'avais cependant encore certains préjugés, et je voulais me documenter complètement. Ce fut l'origine de mes études sur le droit canonique oriental. Après l'apparition de mon premier volume, feu l'évêque Nifon Niculescu vint me féliciter et il me dit textuellement : « J'ai admiré avec quelle habileté vous dites la vérité dans les questions au sujet desquelles *nous n'avons pas raison,* et vous faites cela sans vexer personne ». Deux jours après, j'allai rendre visite durant une après-midi au Primat Iosif Gheorghian, et brusquement je lui posai cette question : « Au fait, Tout Très Saint, dites-moi, je vous prie, que sont les catholiques ? Sont-ils hérétiques ou schismatiques ? — Ni l'un ni l'autre », me répondit le sympathique vieillard. « Mais alors, pourquoi ne refaisons-nous pas l'unité de l'Eglise ? — C'est très difficile », dit le Primat, et, tout comme son conseiller

intime Cornoi, il ajouta que c'était la Russie qui, par intérêt politique, empêchait l'Union des Eglises. J'étais édifié.

Quelques semaines plus tard, j'allai à confesse et je déclarai à mon confesseur que, quant à moi, je considérais le Pape comme le Chef de l'Eglise Universelle et que je regardais Photius comme coupable du schisme oriental. Avec ses grands yeux verts, mon confesseur me regarda longuement. Il paraissait vouloir me dire quelque chose, mais, au dernier moment, il préféra se taire : il me donna l'absolution, et le lendemain je reçus de ses mains la sainte communion. Je ne connaissais aucun prêtre catholique, ni latin, ni oriental. J'avais découvert la vérité dans les livres orthodoxes et en fréquentant les prélats romains non unis. Sans consulter personne, je me décidai à travailler dans le sein de l'Eglise à laquelle j'appartenais pour éclairer tous mes frères.

Un incident imprévu, et que je considérai comme une indication divine, me décida à m'unir publiquement à Rome le 14 mai 1908. Pour faire cette profession de foi, je demandais une seule chose : que l'on bâtisse une église roumaine unie à Bucarest. Or, la première église unie de Bucarest fut dédiée le 6 décembre 1909.

Il est très vrai que le schisme oriental a été provoqué par la politique et que la politique le fera cesser. Il est hors de doute que le schisme grec est né à cause des antypathies politiques qui séparaient les Grecs des Occidentaux, des Latins. Le schisme slave n'a duré que grâce à l'illusion des Russes qu'ils pourraient étendre leur domination en Orient, sous l'égide de la Croix orthodoxe. Les princes de Valachie et de Moldavie n'ont soumis au XIVe siècle l'Eglise roumaine à celle de Constantinople que parce que les évêques latins qui existaient dans ces principautés dès le XIIe siècle ont voulu latiniser et magyariser les populations et n'ont pas exécuté les ordres des Papes d'installer dans leurs diocèses au moins des évêques (rituels) et des prêtres orientaux pour les Roumains. Et si au XVIIIe siècle les Hongrois ont réussi à ramener au schisme plus de la moitié des Roumains, c'est que pour des raisons politiques ils ont eu le concours des Russes et des Serbes. Il est tout aussi vrai que les Orientaux tiennent énormément à leurs rites et à leurs traditions, et pour la très grande majorité la plus petite modification les vexe. On ne se rend pas compte comme il le faudrait que le schisme oriental

n'a rien de dogmatique. Rome n'a pas rompu avec Constantinople parce que Byzance enseignait quelque chose d'erroné. Les Grecs ont contesté la primauté incontestable du Pape, et c'est eux qui ont inventé après, et pour expliquer leur révolte, des points de divergence. Au fond, tout orthodoxe ou non-uni ne pense et ne croit rien d'autre que tout ce que pense et croit Rome. Il craint seulement que la primauté du Pape ne mette en péril son Eglise nationale. Pour la défendre, il se résigne au schisme, et avec la légèreté de l'Oriental, pour procéder à cette défense, il ne se gêne pas pour attribuer des torts aux autres. Cela, c'est tout le schisme oriental.

Incontestablement, le schisme s'est fortifié par la haine et le mensonge, mais il n'en est pas moins vrai que certains peuples et certaines puissances catholiques ont voulu se servir du catholicisme pour des fins inavouables, et que certains clercs latins, par ignorance, ont confondu le catholicisme et la Papauté avec le latinisme, et ont contribué ainsi à rendre le catholicisme et la Papauté peu sympathiques à la majorité des Orientaux. Rome a été très souvent mal informée sur l'Orient et les Orientaux, et pour cause. On peut dire que, jusqu'en 1918, Rome avait une bien vague idée de ce qu'est la Roumanie et l'Eglise roumaine.

Mais le temps a marché. Benoît XV est revenu envers les Orientaux à la bonne politique déjà formulée par Léon XIII. Pie XI suit et développe cette sainte politique. Quiconque aime le Christ et son Eglise ne peut que s'en réjouir. Les temps approchent. L'essentiel est que les bons chrétiens prient et travaillent pour voir cesser, ne fût-ce qu'un moment plus tôt, cette lutte fratricide dont l'Eglise entière a souffert, mais surtout les Eglises orientales. Le *Stoudion* travaille dans ce but, et voilà pourquoi je l'aime bien. A ceux qui se donnent tant de peine pour multiplier les points de divergence, rappelez-leur le Concile de Florence. Dites-leur, qu'ils soient d'Orient ou d'Occident, que, pour celui qui se donne la peine d'approfondir les choses entre l'Orient et l'Occident, il n'existe qu'un seul point de divergence : la primauté pontificale. Dites cela surtout aux Orientaux, car les orthodoxes non-unis le savent mieux que vous et moi. Ce qu'il faut surtout démontrer à ces derniers, c'est que la primauté de Pierre est d'ordre divin, et que le Pape est le successeur légitime de saint Pierre. Expliquez-leur que cette primauté d'ordre divin

n'implique pas du tout la réduction des droits et des privilèges orientaux, et ne donne aucun droit aux Latins et au latinisme en Orient. Prouvez-leur, ce qui n'est pas difficile, qu'une fois tous unis à Rome, les Orientaux pourront beaucoup mieux défendre leurs droits envers certains Latins et contre les gouvernements antichrétiens.

Deux choses caractérisent l'Oriental, qu'il soit Grec, Slave, Latin d'origine ethnographique — on pourrait même ajouter Arménien ou Sémite — : son nationalisme et sa fidélité tout aussi farouche envers les privilèges, coutumes et rites orientaux. On a une peur bleue du latinisme et des coutumes ecclésiastiques occidentales. On soupçonne Rome d'avoir comme idée de derrière la tête l'unification des rites et de la discipline, et de vouloir déconsidérer le clergé oriental ; il est juste de reconnaître que parfois certains prêtres latins ont justifié ce soupçon injuste par leur action. On confond souvent cette partie du clergé latin avec la Papauté. A cause de cela, beaucoup de Roumains non-unis rendent le Pape responsable de certains procédés du clergé hongrois.

Vous connaissez bien l'Orient ; vous savez comme le chrétien oriental est fier de son Eglise, et qu'en contestant si peu que ce soit la sainteté de ses énergies, on le vexe et on l'éloigne. Il en est de même quand on dit que ceux qu'il vénère comme saints ne méritent pas cet honneur. Avec de tels arguments, on ne le touche pas, on le révolte.

N'oubliez pas que, de nos jours, il n'y a plus une seule Eglise Orientale, mais bien plusieurs Eglises nationales de rite oriental, unies seulement par la crainte de Rome et par l'antipathie pour le latinisme. Ne savez-vous pas comment les représentants de ces orthodoxies autocéphales se sont querellés à Sinaia en septembre 1924 ? (1) Avez-vous oublié les conflits entre moines russes, roumains, grecs, serbes et bulgares au Mont Athos ? N'ai-je pas entendu dire qu'à Velehrad on ne fait que du slavisme ? (2) Que tous ceux qui veulent

(1) Lors des conférences inaugurées par l'« Alliance pour la fraternité des peuples par le moyen de l'Eglise », septembre 1924 (note du *Stoudion)*.

(2) Evidemment, c'est une erreur. Il est tout naturel que, Velehrad se trouvant en pays slave, la majorité des congressistes aient été slaves. Il en a été de même à Ljubljana en juillet dernier. Mais ces Congrès sont évidemment appelés à se tenir chez différentes nations. Alors la majorité changera. D'ailleurs, le but qu'il se propose est uniquement religieux et toute politique en est bannie. (Note du *Stoudion)*.

se consacrer à une action unioniste renoncent à tout esprit d'influence politique en faveur de leur patrie d'origine. Qu'ils deviennent de cœur et d'esprit Roumains, Grecs, Slaves et Orientaux de rite et de mentalité. C'est seulement ainsi qu'ils pourront servir l'Eglise du Christ et unir tous les Orientaux dans l'amour du Siège de saint Pierre. C'est alors seulement que tous les Orientaux pourront renoncer à certaines préventions, jamais avant, je vous assure. Le mieux est l'ennemi du bien, dit-on, et avec raison. Si on oublie ce dit-on, la réalité vous en rappellera un autre, roumain celui-là : *Butugura mica rastoarna carul mare* : « Une petite buche renverse un grand chariot ». Le chariot, c'est l'union des Orientaux et la *buturuga* qui peut le renverser, c'est l'ignorance de l'âme orientale et le latinisme dans les pays de rite oriental. Je le dis comme je le pense, comme je suis certain qu'il en est en réalité et je suis très heureux qu'à Rome un organe béni par le Pape connaisse l'âme orientale, l'aime et la fasse aimer par ceux qui ne la connaissent pas assez bien. C'est ainsi qu'on travaille réellement pour l'union des Eglises orientales. Un vieil ami de cette union vous remercie donc et vous embrasse.

Mariu THEODORIAN-CARADA.

III. *Ce que pensent les Russes.*

(Un correspondant de l'étranger en contact avec des émigrés russes nous communique sous ce titre ses jugements et ses impressions. Nous en avons respecté le style.)

A l'Œuvre de l'Union des Eglises il y a deux parties : l'action parmi les catholiques, et celle parmi les non-catholiques.

Le premier travail, quoique long et dur, est relativement simple. Nous connaissons nos gens, nous en sommes; nous avons pour la plupart la même psychologie, peut-être avions-nous autrefois les mêmes préjugés et les mêmes ignorances. Il s'agit de faire pénétrer certaines idées *qui sont déjà celles de l'Eglise* : l'idée de la diversité des rites, de discipline et d'esprit dans une même église, certaines grandes idées théologiques comme celle du corps mystique du Christ, l'amour et l'étude des Pères orientaux, l'esprit liturgique... Et nous

savons comment nous mettre à l'œuvre — qu'il faut par exemple, *montrer* à nos catholiques de rite latin la liturgie byzantine célébrée dignement et purement par des prêtres catholiques. De ce côté il y a fort à faire, mais on semble du moins voir où l'on va et comment il faut procéder.

Mais de l'autre côté que de problèmes, que d'incertitudes. Peu parmi les catholiques qui s'occupent activement de cette œuvre ont eu la possibilité d'entrer en contact avec ces chrétiens. Espérons que dans les premiers rangs des travailleurs experts il y aura beaucoup des mêmes races que nos frères séparés; mais le plus grand nombre sera toujours sans doute des Occidentaux, et il leur faudra faire effort pour entrer dans la psychologie, dans l'âme même des Orientaux. Si c'est un manque de sympathie existant dans la masse, des deux côtés, qui a permis aux hauts dirigeants de Byzance de séparer l'Orient de Rome, c'est le culte de la sympathie, de la compréhension, de la *discrétion,* qui réparera, Dieu aidant, cette triste mutilation du Corps du Christ. Le travail ici est bien délicat. Il s'agit de propager des idées qui vont parfois à l'encontre de la doctrine officielle des églises en question.

Il ne s'agit pas d'étudier la position théologique *en soi,* choisissant ce qui y est le plus important, cherchant là dessus les moyens d'entente ou de persuasion, se guidant en pratique d'après cette analyse purement spéculative. Il s'agit surtout de comprendre quel est le point de vue de la plupart de ceux-là mêmes que nous voulons atteindre. Car ce qui est moins important en soi, ou à nos yeux, est peut-être de première importance pour eux; et les arguments les plus logiques, l'action pratique vraisemblablement plus efficace dont nous usons, peuvent manquer leur but, peuvent même faire fausse impression, offenser, envenimer les blessures.

Il importe donc de profiter de toutes les occasions possibles pour nous instruire sur l'attitude des dissidents à notre égard, sur leur psychologie et sur les *racines profondes* de leurs dispositions; il faut nous mêler à eux non pas tant pour leur proposer l'idée de l'Union des Eglises, que pour apprendre d'abord comment la proposer mieux. C'est pourquoi *Irénikon* donnera de temps en temps, sous le titre de « Ce que pensent les Russes », des notes de ce genre. Car les Russes sont les plus importants, les plus cultivés, les plus profondément religieux de ceux auxquels nous nous adres-

sons, et ils vivent maintenant en grand nombre parmi nous en Occident.

Certes il faut toujours se rappeler — et on le fait tantôt avec regret mais tantôt avec consolation — que les émigrés russes ne sont pas la Russie, le peuple russe. Ils n'en sont qu'un fragment minuscule, ils ne représentent pour la plupart que les niveaux supérieurs de la société, ils ont perdu contact avec la vie de leur patrie, leurs idées sortent de la spéculation ou de la mémoire, et non de l'expérience journalière des réalités.

C'est ainsi que l'on se trouve quelquefois dans une atmosphère surchargée de toutes les exagérations d'une aveugle réaction. Et ceci est important à notre point de vue, car ce n'est pas seulement contre le bolchévisme et le libéralisme *russe* que l'on réagit, mais contre tout l'Occident, qui a inoculé dit-on la Russie de ces pestes, quintessence de l'esprit européen. Quant à eux ils reviendront à l'autocratie absolue, ils remonteront aux influences tartares, ils iront chercher la vraie civilisation en Asie. Et dans le domaine religieux, ils se cramponneront rigidement à cette Orthodoxie qu'ils pratiquaient à peine autrefois, repoussant l'Eglise catholique, sœur indigne corrompue par cet esprit occidental qui a donné au monde le bolchevisme : Pierre le Grand a ruiné la Russie; Soloviof n'a aucune valeur; l'Occident et le Catholicisme pourrissent à vue d'œil; entre ce dernier et le bolchevisme il n'y a guère de différence.

Avec de tels gens il n'y a rien à faire; c'est l'idée fixe. *Mais heureusement cet état d'esprit ne se trouve pas partout, et rarement, dans toute sa crudité.* Et en tout cas on ne se représente pas telle, l'attitude des Russes de la Russie actuelle, surtout du *peuple* russe. Ceux qui sont venus plus récemment de Russie se trouvent tout à fait perdus au milieu de ces nouvelles idéologies. Cependant il est bien utile d'étudier la mentalité des émigrés; car bien qu'ils ne représentent pas toujours leur nation là où la politique se mêle à leurs vues sur la Religion, ils en sont parfaitement représentatifs, là où leurs sentiments, jugements, objections, etc., sortent spontanément du cœur et de l'instinct, de leur âme russe. Et même quand des considérations nationales ou politiques dictent leur attitude, il faut la connaître. Ces points de vue peuvent être

spéciaux aux émigrés, mais à présent c'est avec eux seuls que nous pouvons entrer en contact (1).

D. D. B.

---

4. Revues et Bibliographie.

(Sous cette rubrique nous analyserons régulièrement les articles les plus intéressants publiés tant dans les revues spéciales dont nous allons dire un mot, que dans les revues d'intérêt général.)

Revues.

Orientalia christiana. Cette collection d'études publiées souvent en langues étrangères, par les professeurs de l'Institut pontifical oriental sous la direction du R. P. d'Herbigny S. J., le zélé président de l'Institut, paraissant à des dates indéterminées, a déjà offert une vingtaine de fascicules composant cinq tomes de 320 pages. Ces publications rassemblent les travaux scientifiques des dits professeurs, on sait leur autorité même auprès de nos frères séparés, et « recherchent les terrains d'entente entre l'Orient et l'Occident chrétien »; en un mot « rechercher tout ce qui unit ».

Administration : Piazza della Pilotta 35. Roma 1.

Les Echos d'Orient, revue trimestrielle éditée par la Bonne Presse à Paris sous la direction des RR. PP. Assomptionistes. Il est superflu de faire l'éloge des « Echos d'Orient ». En ces vingt-neuf années d'un travail incessant elle a contribué largement à la science ecclésiastique orientale; les collaborateurs des « Echos d'Orient » ne restent pas d'autre part en dehors des événements contemporains et leurs chroniques orientales établissent au jour le jour, espérons-le, l'histoire du retour à l'Unité chrétienne.

Stoudion, bulletin des Eglises de rite byzantin. Citer le nom du Père Cyrille Karalevsky c'est dire le soin, la préci-

(1) La suite de cette correspondance traite des « conversions individuelles ».

sion, l'érudition et aussi l'intérêt de la Revue dont il a la direction; écrite en italien, en français et en latin par des ecclésiastiques appartenant au rite byzantin ou qui sont ses amis, elle a pour but de « rapprocher les unes des autres, dans les limites de la communion catholique, les différentes Eglises qui suivent le rite de Byzance et qui vivent trop à l'écart les unes des autres »; ensuite d'intéresser l'Occident aux besoins des Eglises de rite byzantin. A côté des articles et des études on trouve dans « Stoudion » des chroniques, des nouvelles et des nécrologies toujours bien renseignées.
Administration : 12, Via Vespasiano, Roma (31).

L'Union des Eglises, revue éditée à la Bonne Presse de Paris. Se présente au début de cette année 1926 avec un programme nouveau et sous des aspects engageants. Ses articles de liturgie, d'archéologie et d'art, ses études de psychologie religieuse contribuent à cette révélation désirable de l'Orient aux Occidentaux par une présentation vulgarisatrice accessible à tous.

Articles.

Actuellement presque toutes les revues d'intérêt religieux, en Belgique comme en France, en Angleterre et en Allemagne, publient de temps à autre des articles, des chroniques ayant trait à l'Union des Eglises; nous citerons les plus importants.

D'autre part nous suivrons les Revues théologiques grecques et slaves, orthodoxes ou catholiques qui paraissent dans leur pays d'origine ou dans les centres d'émigration. Cet aperçu périodique des théories émises ou des faits remémorés dans ces différents organes nous renseignera sur le mouvement des idées (1).

La Revue Ecclésiastique de Liége, après avoir reproduit en janvier 1926 la conférence du chanoine Simenon donnée à la Semaine de Liége (novembre 1925), publie en mars 1926 un bel article de S. G. Mgr Kerkhofs, évêque auxiliaire de Liége, intitulé : « Au centre de l'Unité catholique ». Attentif aux diverses manifestations de ce désir d'unité qui remplit le

(1) La Direction d'*Irénikon* se charge volontiers d'abonner ses lecteurs à ces revues.

monde chrétien, catholique ou séparé de Rome, Sa Grandeur conclut : « Si les vœux et les prières de Benoît XV, si son aimable cordialité envers la personne des dissidents sont les nôtres, nul doute que ces pauvres chercheurs ne retrouvent quelque jour, en grand nombre, la pleine vérité au centre de l'unité. »

Bibliographie: « Acta IV (1) Conventus Velchradensis anno 1924 » édité par l'archevêché d'Olomucz en 1925.

En attendant une analyse plus détaillée de cet important recueil, voici le résumé que nous donne la préface :

Le but de cette rédaction a été de rapporter tout ce qui a été dit ou fait dans ce Congrès pour promouvoir l'Union des Eglises orientales et occidentales. La *première partie* rappelle brièvement tout ce qui a été fait par l'œuvre de l'apostolat des saints Cyrille et Méthode, depuis le dernier Congrès tenu en 1911. Dans la *deuxième partie* — la plus intéressante — sont reproduits les discours et les nombreux rapports présentés dans les différentes sections. La situation de l'Eglise chrétienne en différents pays orthodoxes, les moyens d'Union, l'émigration russe, les obstacles à l'Union, sans compter les études de dogme et de liturgie, ni les discussions de détail, tel est, en résumé, la matière développée en ces 400 pages in-8°, et présentée par les plus éminents professeurs et savants du monde ecclésiastique oriental.

La *troisième partie* rapporte les solennités du Congrès.

Enfin dans la *quatrième partie* sont groupés les comptes rendus et les appréciations que différents adhérents ont publiés dans les revues et les journaux.

(1) Un volume de rapports est consacré à chacun des quatre congrès de Valehrad : ensemble d'études théologiques, liturgiques qui fixent l'état actuel des questions pendantes entre les chrétiens séparés.

Le Bureau de l'Union des Eglises (Prieuré d'Amay) se charge volontiers de les faire parvenir.

Notice sur les Moines de l'Union.

Origine.

S. S. le Pape Pie XI par sa lettre apostolique du 21 mars a exprimé par l'intermédiaire du Primat de l'Ordre de Saint-Benoit à tous les Abbés et Moines bénédictins (omnes istius ordinis Abbates et monachos) sa volonté formelle de les voir entreprendre des œuvres pour l'Union des Eglises et concrètement de voir naître dans l'Ordre une institution monastique tout entière consacrée à cet apostolat.

Sous les auspices de la Sacrée Congrégation pour les Affaires orientales et avec l'approbation du Chapitre général des Abbés bénédictins réunis à Rome du 1er au 15 octobre 1925, le noyau de cette institution monastique vient de se constituer en Belgique : c'est le groupe des Moines de l'Union.

Recrutement.

Ce groupe se compose :

1° De moines bénédictins, sans distinction de monastères et de nationalités, désireux de se consacrer au travail de l'Union des Eglises et qui ont obtenu de leurs supérieurs l'autorisation d'entrer dans le nouveau monastère de l'Union;

2° De recrues nouvelles, venues de la vie séculière, soit prêtres séculiers, soit étudiants, qui feront après leur noviciat, leurs études cléricales et recevront leur formation orientale à Rome et dans les milieux orientaux. Le noviciat sera ouvert en septembre 1926;

3° De moines orientaux et spécialement de moines studites qui tout en restant stabilisés dans leur monastère respectif, feront partie des communautés occidentales, en échange de moines de l'Union qui rendront les mêmes services aux moines orientaux. Des liens très intimes et une collaboration plus active unissent les moines de l'Union à l'institution monastique orientale des Moines Studites dont Son Excellence le Métropolite Szeptyckij est l'archimandrite.

Moyens d'action.

Nous renvoyons nos lecteurs à la brochure : *Une œuvre monastique pour l'Union des Eglises,* qu'on peut se procurer au Bureau des Œuvres pour l'Union des Eglises. Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique.

Maisons :

Maison d'Amay-sur-Meuse. — La première maison pour l'Union des Eglises s'élèvera un jour, s'il plaît à Dieu, sur les hauteurs de Pepinster (ligne Ostende-Cologne) dans l'est de la province de Liége. Un terrain spacieux et une petite chapelle, lieu de pèlerinage, ont été généreusement cédés à cette fin par le baron André del Marmol. Le vicomte Henri Davignon a complété ce don par la cession d'une parcelle boisée contiguë. Seulement aucune habitation, même provisoire, n'est disponible à cet endroit; et le bienfaiteur prédestiné qui érigera un jour, espérons-le, le premier monastère pour l'Union des Eglises est encore inconnu jusqu'ici : nous ne sommes plus au Moyen Age ni au temps des Croisades !

Pour ne pas retarder indéfiniment l'organisation de l'Œuvre, les Moines de l'Union se sont établis provisoirement à Amay-sur-Meuse dans un modeste couvent que les Carmélites françaises ont quitté pour rentrer en France. Des travaux d'aménagement sont en cours qui permettront d'y réunir les moines et les novices vers août-septembre 1926. D'ici là, la maison n'est pas ouverte.

Les moines qui feront partie de la Maison d'Amay et dont la plupart achèvent en ce moment leur formation orientale à Rome ou en Orient, sont :

Dom Lambert Beauduin, Supérieur des Moines de l'Union (Belge).

Dom Ildefonse Dirks (Belge).

Dom André Stoelen (Belge).

Dom Lev Gillet (moine oriental).

Dom Michel Schwarz (Autrichien).

Dom Hubert Scheys (Belge).

Dom Benoit Morisson (Anglais).

Dom Maur. van der Mensbrugghe (Belge).

Dom David Balfour (Anglais).

Dom Irénée Doens (Hollandais).

Six novices sont inscrits pour septembre prochain.

Maison de Schootenhof. — Des circonstances providentielles ont amené les moines de l'Union à commencer beaucoup plus tôt qu'ils ne l'auraient voulu, une seconde maison de l'Union à Schootenhof, au nord d'Anvers, dans la direction de la frontière hollandaise. Son Eminence le Cardinal Mercier quelques mois avant sa mort a autorisé cette fondation et exprimé à Dom Lambert Beauduin sa joie de voir les Moines de l'Union s'établir dans son diocèse. Cette maison aura spécialement pour objectif d'intéresser les pays du Nord de l'Europe, Hollande, Pays scandinaves, Angleterre, à l'Apostolat de l'Union.

Deux moines de l'Union sont actuellement à Schootenhof dans une habitation provisoire : Dom Constantin Boschaert (Belge) jusqu'ici attaché à la Délégation Apostolique de Sophia est chargé de fonder et d'organiser cette maison, aidé de Dom Franco de Wyels (Belge) jusqu'ici vice-recteur du Collège Saint-Anselme à Rome, qui a obtenu non sans peine, vu sa situation, l'autorisation de rejoindre le groupe des Moines de l'Union.

Moniales.

Dom Constantin Boschaert a obtenu le concours de moniales anglaises pour commencer une fondation de moniales de l'Union, qui pourront prendre une part importante à l'apostolat du rapprochement des Eglises.

Elles viennent de s'établir à Ter Donck (Schootenhof) et tout fait espérer un prompt développement.

D'autre part, trois demoiselles belges : Bernardine Van Diest, de Louvain, Madeleine Cochez d'Exaerde et Elisabeth Capart, de Bruxelles, font en ce moment leur noviciat en Orient au monastère de Slovita et s'initient à la langue et aux coutumes orientales pour revenir ensuite préparer un nouveau monastère de moniales de l'Union.

Membres collaborateurs.

Plusieurs personnes, dans le monde religieux, ecclésiastique ou laïque, désirent s'associer activement au travail des Moines de l'Union et mettre au service de cette grande cause leurs connaissances et leur influence : collaboration à nos publications; propagande dans la presse; conférences et cer-

cles d'études. La Revue IRENIKON sera le trait d'union entre eux et nous. Nous prions ceux qui voudraient s'inscrire comme membres collaborateurs de nous envoyer leur nom et adresse.

Dons.

Les Moines de l'Union n'ont pas jusqu'ici adressé d'appel public à la générosité des fidèles. Nous tenons cependant à remercier dès maintenant quelques bienfaiteurs qui spontanément et sans aucune sollicitation de notre part ont voulu nous encourager et nous aider.

Une personne qui, malgré nos instances, veut conserver l'anonymat nous a fait remettre la somme de 25.000 francs. M. Delacroix, ministre d'Etat, et Mme Delacroix ont fait verser à notre compte chèque la somme de 5.000 francs.

Les Chartreux de Parkminster (Angleterre) nous ont adressé six énormes caisses de livres, franco de port et d'emballage « pour collaborer à la grande œuvre et encourager leurs Frères ». La création d'une Bibliothèque est spécialement onéreuse en ce moment, aussi cet envoi qui compte des ouvrages précieux, telles les œuvres historiques de Tillemont en 22 volumes et les Œuvres complètes de Denis le Chartreux en 43 volumes in-4°, a-t-il été particulièrement apprécié. Une inscription à la Bibliothèque rappellera aux moines de l'Union cet acte de générosité fraternelle des Fils de saint Bruno.

L'Anastasis.

(Mosaïque du monastère de Daphni).

A partir du IX[e] siècle les artistes byzantins ne représentent plus la Résurrection par la scène des Saintes Femmes au tombeau, mais développent le thème de l'Anastasis (Résurrection d'entre les morts). « Symbole substitué à la *Résurrection qui est bien en Orient le sujet habituel de l'enseignement populaire* », dit Dalton dans « Byzantine art and Archeology ». Ajoutons qu'en Orient on ne connait pas le Christ enjambant sa tombe comme nos artistes occidentaux l'ont figuré si souvent.

Cette mosaïque de Daphni « mérite, dit Gabriel Millet, d'être placée au premier rang de celles que l'art byzantin a laissées ».

La descente aux limbes racontée dans l'Evangile apocryphe de Nicodème (1) est de fait dépeinte ici avec une vie réelle et une émotion intense. Saint Jean-Baptiste, le Prodrome (Précurseur), annonce la venue du Rédempteur. Les portes sont renversées, car Satan n'a pas obéi à la voix : « Enlevez princes vos portes devant le Roi de gloire ! (Ps. 23) ». « Le Sauveur tenant la croix comme un sceptre entre, foule aux pieds Satan enchaîné, et d'un geste admirable il relève Adam et Eve, autour desquels se rangent symétriquement les rois David et Salomon et les autres justes (Diehl) ».

L'Anastasis fait ordinairement pendant à une crucifixion. Saint Jean Damascène voyait dans ces deux scènes les points fondamentaux de notre credo : « Si quelque païen, dit-il, vient et dit : Montre-moi ta foi..., tu le mèneras à l'église, tu le conduiras devant les images. Il demande : Quel est cet homme crucifié ? Quel est cet homme foulant aux pieds la tête de ce vieillard ? (2) »

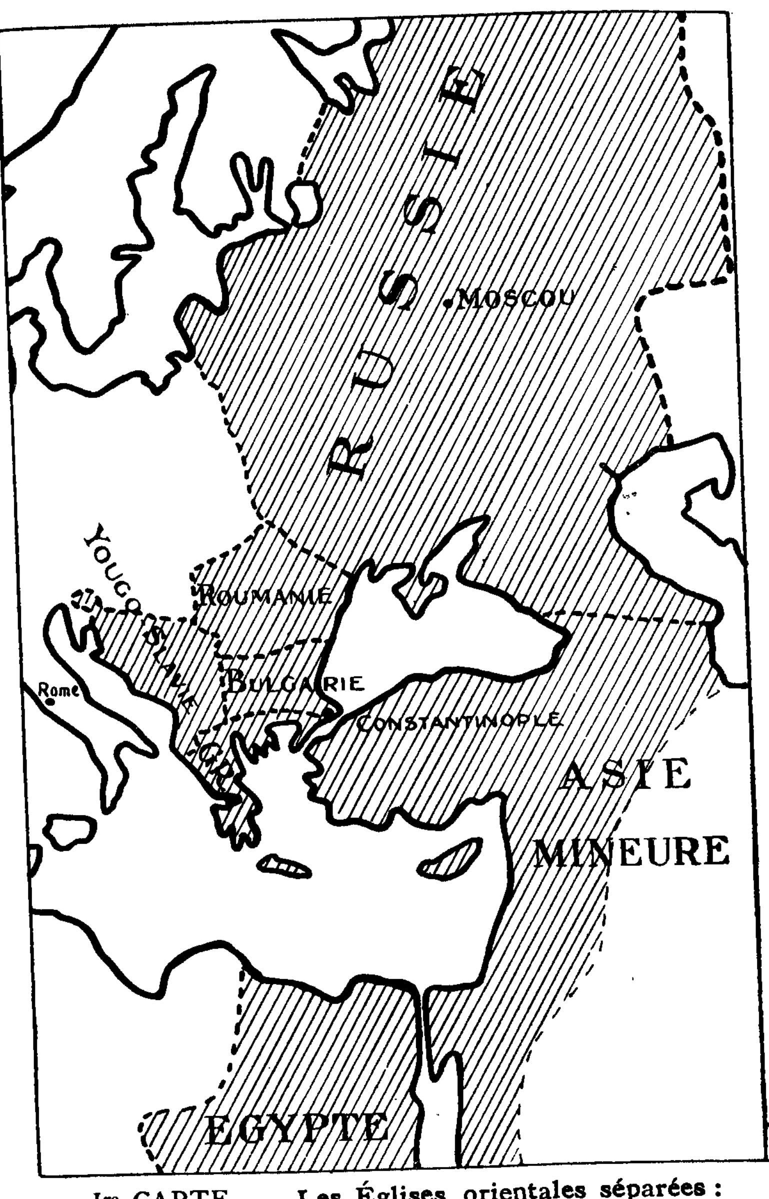
Le thème de l'Anastasis fréquemment repris par l'art byzantin et slave (dans les peintures murales, les mosaïques, les enluminures, les émaux... etc) était une image familière à ces chrétiens ; la grande fête de la Résurrection continuée chaque dimanche inculque en effet le dogme de la Rédemption, que le Fils de Dieu ressuscité apportait à l'humanité déchue figurée en Adam : la Résurrection du Christ, est notre Résurrection.

(Cf. Monuments Piot, tome II, p. 214 (G. Millet) Diehl, Manuel d'art byzantin, 1910, p. 465-466.

(1) TISCHENDORFF, *Evangelia apocrypha,* p. 301 ss.

(2) S. JEAN DAM., *Adv. constantinum caballinum.* ch. 10. — MIGNE, P. G., t. XCV.





Ire CARTE. — Les Églises orientales séparées :

150.000.000 DE FRÈRES SÉPARÉS.